ICH BIN EIN KLIETZER

OCTOBRE 1923.

Cette histoire débute donc avant la guerre, par la naissance de l'acteur principal de ma naissance : Germaine Létendart, ma mère. Elle est née le **13 Octobre 23** à Noeux les Mines, fille de Ernest Joseph Louis Létendart et de Germaine Fieux son épouse.

LE CONTEXTE

SEPTEMBRE 1939

LA DÉCLARATION DE GUERRE

Hitler a attaqué la Pologne ! C'est le début de la seconde guerre mondiale. La France décrète par ordonnance la mobilisation générale. La nation toute entière répond à l'appel avec un calme grave et résolu.

Le monde vient de basculer dans ce qui va être le plus grand bouleversement guerrier jamais connu. Le feu va éclater partout : sur la vieille Europe, qui se relève à peine de l'apocalyptique conflit de 14 – 18, D'un côté il y a les forces de l'axe (Allemagne, Italie, Japon...), de l'autre il y a les Alliés (France, États-Unis, Grande Bretagne...). Sur de multiples fronts, se battent sans merci des soldats hâves, épuisés, lancés en des combats douteux, au milieu de populations bombardées et prises en otage.

Les Britanniques débarquent en France. La Belgique publie une déclaration de neutralité, les Pays-Bas et la Suisse se mobilisent tout en réaffirmant également leur propre neutralité. Le 9 septembre le Canada déclare la guerre à l'Allemagne. Les armées allemandes emploient une nouvelle stratégie en Pologne : le *Blitzkrieg* (la guerre éclair).

JUIN 1940

LES ALLEMANDS OCCUPENT PARIS

Les Allemands s'installent, à Paris, selon la maxime « Deutschland siegt auf allen Fronten » (L'Allemagne vainc sur tous les fronts). Chaque jour, défilent sur les Champs-Elysées au pas de l'oie, les troupes allemandes. Les drapeaux nazis ornent les bâtiments officiels.

PETAIN DEMANDE L'ARMISTICE

Refusant de négocier avec le Reich, Paul Reynaud démissionne et fait appel au maréchal Pétain. Il devient Président du Conseil. « C'est le cœur serré que je vous dis qu'il faut cesser le combat... Je me suis adressé cette nuit à l'adversaire pour lui demander s'il était prêt à rechercher avec moi, entre soldats, après la lutte et dans l'honneur, les moyens de mettre un terme aux hostilités ». En qualité de Président du Conseil, il signe l'armistice avec l'Allemagne, dans la forêt de Compiègne, dans le wagon du maréchal Foch (signature 1914/1918). Il établit à Vichy, le siège du gouvernement. Hitler a réalisé ainsi son rêve : visiter Paris. Accompagné de l'architecte Albert Speer (chargé de faire de Berlin la plus belle ville au monde), il est ravi.

LES OFFICINES NAZIES.

La première chose que remarquent les fonctionnaires revenus d'exode, c'est en effet la prolifération des officines nazies. Partout s'ouvrent des antennes du « front du travail », du « Secours national-socialiste » et bien entendu des bureaux d'embauche « les Werbestallen ». Voilà des organismes qui n'ont pas été longs à se saisir de la crise sociale pour en tirer parti! Les conditions, il est vrai, sembleront favorables à leur activité. Le chômage dans le Nord est énorme.

LES DEPORTATIONS DU TRAVAIL.

Le *Reichskohlen-Kommissär* – *O F K 670*, annonce les déportations de 8.000 travailleurs polonais vers les bassins de la Ruhr et d'Aix-La-Chapelle. La mesure sera exécutée au-delà des prévisions. A la fin de 1941, on recense en effet 12.000 mineurs originaires du Nord de la France dans les exploitations « rhéno-westphaliennes ».

LES ENGAGÉS VOLONTAIRES.

Le recrutement pour le Reich, dans les autres branches repose sur la base du volontariat. Rien ne distingue le Nord sur ce point des autres zones, si ce n'est que les allemands semblent ici particulièrement préparés.

L'EXPLOITATION DE LA MAIN-D'OEUVRE

Les autorités allemandes promulguent en décembre 1941, la loi sur les concentrations d'entreprises. En janvier 1942, le gouvernement du Reich invite Vichy « à entrer délibérément dans une politique de recrutement ». L'Allemagne a besoin d'hommes pour compenser le recrutement d'un million de soldats envoyés sur tous les fronts.

Pour échapper à ces arrestations qui doivent fournir de la main-d'œuvre, les hommes s'embauchent dans les fosses. On en comptera plus de 1 000 en 1943 pour certaine compagnies minières de Liévin. Devant ces exactions nazies, quelques uns réagirent, d'abord isolément puis se regroupèrent dans des sections de résistance

Europe 1942,

LA COLLABORATION

Depuis deux ans Hitler sait qu'il peut compter sur de nombreux collaborateurs bienveillants dans tous les pays occupés. Certains, comme le maréchal Pétain, héros de la Première Guerre Mondiale, pensent que la collaboration est le seul moyen de protection. Cette collaboration doit permettre de préserver la population des atrocités de la guerre.

SEPTEMBRE 1942

Dans toute cette tourmente de guerre, Germaine Létendart réalisera son premier acte civil d'adulte. Elle se marie à Liévin avec le dénommé Marcel Lesage Cela aura des conséquences importantes pour l'auteur.

FEVRIER 1943

LES WERBESTALLEN

Conjointement avec les forces d'occupation, les services du maréchal Pétain organisent l'exode de la main d'œuvre en ouvrant, des bureaux de recrutement pour le travail volontaire en Allemagne, les « Werbestallen : les bureaux de recrutement ». Les premières affiches de propagande du Service de recrutement volontaire pour l'Allemagne nazie sont mises en place. On peut y lire, « En travaillant en Allemagne, tu seras l'ambassadeur de la — Qualité Française - ».

LE DÉBUT DE MON HISTOIRE

C'est au cours du premier trimestre 1943 que se trouve l'origine de mon histoire. Elle commence par Germaine Létendart, celle qui deviendra ma mère. Elle sera parmi les français et les Françaises qui choisiront de partir pour l'Allemagne nazie. Etait-ce par idéologie, par appât du gain, par attrait pour une vie meilleure que celle en France occupée, avec son cortège de privations et de brimades, ou par convictions pétainistes de vouloir collaborer à tout prix? Non il semblerait selon les dires de certaines personnes qu'elle serait partie pour un tout autre motif : l'amour, certes plus louable car il n'a pas de frontières. Alors qu'elle était déjà mariée en France, à un certain Marcel Lesage dont le mariage n'avait pour diverses raisons pas été consommé. Il semble probable qu'elle ait voulu rejoindre en Allemagne celui qu'elle aimait.

Elle contractera un engagement, sans contrat de travail, sous son nom de dame : Germaine Lesage, dans un des bureaux de recrutement sur Lille, l'un des nombreux Werbestallen de la région Nord. Elle partira volontairement le 5/3/43. Elle sera affectée en Allemagne à Klietz, près de l'usine d'armement. Elle y fréquentera cet officier allemand chargé de diriger cette usine. En pensant certes pouvoir trouver sa place dans ce concept nouveau, c'est-elle qui deviendra ma mère en avril 1945.

Comment, après avoir observé et constaté certains méfaits et avoir entendu à la radio, toutes les atrocités perpétrées par les troupes allemandes, pouvait-on encore choisir de collaborer et partir pour l'Allemagne afin de travailler pour le régime nazi? Peut-on penser qu'elle s'est tout simplement laissée séduire par un homme qui l'a immédiatement aimée – le fameux coup de foudre dont elle avait tant rêvé -, sans penser aux lendemains, aux conséquences et encore moins au regard des autres.

C'est pourtant ce qui lui est arrivé. En agissant ainsi voulait-elle inverser le cours de son histoire, de son malheur en France, de cette vie médiocre qui la hantait et faire en sorte que sa nouvelle vie devienne plus forte que tout? Avait-elle imaginé un seul instant qu'elle devrait répondre du pourquoi « avoir fait l'amour avec un de ces salauds de boches (comme l'on se plaisait à dire en France à l'époque) », plutôt qu'avec un brave Français, courageux, fier et honnête?

JUILLET 1944

UN AMOUR ALLEMAND

Que s'est-il donc passé au cours de cet été ? Voulait-elle concrétiser son amour pour cet officier allemand en acceptant de donner la vie à son enfant, ou était-ce tout simplement par le fruit du hasard ou par contrainte qu'elle a faite l'amour avec lui. Voulait-elle donner cet enfant à la nation allemande comme l'ont fait certaines femmes obligées dans les Lebensborn.... »

En agissant ainsi elle a placé délibérément notre histoire, ma naissance, dans le registre de l'imaginaire. Elle s'est donc retrouvée enceinte, mais pensait-elle garder cet enfant? Que de questions me viennent encore à l'esprit, et les années n'ont rien effacé de mes interrogations!

UN ENFANT EN PLEINE GUERRE

Tu as fait un enfant en pleine guerre, ce qui est rarement un acte délibéré : dans ce cas, il est le plus souvent dû à une volonté de conjurer le sort, ou le résultat d'un moment de panique, le hasard ou le fruit d'une contrainte physique ou morale ou l'envie de concrétiser un amour illégitime en ces

temps difficiles. La guerre, comme toute situation de crise, exacerbe les comportements, les attitudes et les sentiments de joie, de haine, de peur, au point d'avoir des réactions contre nature...

De cette faute, l'oubli a dû être, pour toi, bien difficile et sans doute as-tu passé une partie de ta vie à fuir toutes les situations, les personnes pouvant te rappeler d'une manière ou d'une autre cet évènement...Ma simple présence à tes côtés a été certainement un cauchemar, ce qui explique alors tes propos, à la fin de ta vie, de « arrière de mes yeux Satan! »

QUI SUIS-JE?

« Ma mère, qui suis-je en réalité ? Je sais, je suis ton fils, mais qui est en réalité mon père ? A-t-il été aimant avec toi, a-t-il voulu vivre avec toi quand il t'a su enceinte. T'a-t-il tout simplement abandonné ? Est-il mort dans les derniers moments de lutte à Klietz, contre les armées russes le 5 mai 1945 ou a-t-il été emmené en Sibérie comme esclave pour les Russes ?... »

MARS 1945

Mars 1945. Les Américains après avoir franchi le Rhin, au pont de Remagen à 40 Kms de Cologne et 30 Kms de Coblence, se lancent vers Hambourg qui n'est plus très loin (19 mars 1945). Germaine, est toujours basée à Klietz. Tous ces évènements portés à sa connaissance, apportent de nouvelles inquiétudes. La 1^{ère} armée française a pénétré en Allemagne en direction du Nord.

17 AVRIL 1945 ...

NAÎTRE EN ALLEMAGNE

Depuis plusieurs semaines la bataille fait rage de toute part en Allemagne. La défense aérienne et les quelques forces allemandes restantes sont en alerte constante car l'aviation américaine effectue de nombreux raids pour bombarder le Nord industriel de l'Allemagne et détruire toutes les usines d'armement encore en activité. Les armées françaises viennent de franchir le Rhin. Elles se dirigent vers Hambourg et Berlin où elles doivent faire leur jonction avec les Alliés. Pour les Alliés, l'objectif était le port de Hambourg,

« Durant toute cette période de conflit intense, que s'est-il donc passé pendant les neuf mois que tu m'as porté? Travaillais-t à l'usine de Klietz dans l'un de ces 900 bunkers souterrains? Ou étais-tu dans un de ces bureaux auprès de ton protecteur? Que représentait la ville de Fischbeck (proche de Klietz)? Etait-ce là où tu vivais ou plutôt était-ce le lieu où plus tard tu franchiras l'Elbe à la rencontre des armées américaines pour te rendre aux français? Durant tous ces mois, te rendant compte des risques que tu prenais, de ce qui pourrait se produire pour toi et moi, as-tu essayé de me tuer dans ton ventre et que n'y parvenant pas, tu te sois battue contre moi pendant de longs mois terribles à vivre pour nous deux? »

KLIETZ (Allemagne du Nord).

Mais en dépit de cette lutte infanticide, quand le moment fut venu, je suis donc ainsi né le 17 avril 1945 à Klietz, (près de Hambourg à environ 240kms et non pas 80kms selon tes dires), dans un asile de fortune, au cours d'un bombardement américain. La ville de Klietz aurait été entièrement rasée, y compris l'usine d'armement. Tout aurait été détruit, ainsi que toutes les archives administratives et plus aucune trace de cette ville n'existerait aujourd'hui.

Première version de ma naissance.

L'image de ma naissance, celle de ton accouchement, ne devaient-ils pas être masqués, occultés et relégués dans les méandres de l'oubli, même si je suis né, sans doute dans des douleurs infernales pour toi, physiques et morales? Que s'est-il donc passé quand tu m'as vu sortir de ton ventre, quand tu m'as entendu crier? Le prénom que tu m'as donné, était-il celui de ton propre frère: Armand ou de ton ami (Hermann en Allemand). Commençais-tu déjà à regretter ton attitude? Conséquence directe de cette naissance « illicite », n'ayant pas été déclaré, je suis né de parents inconnus et sans état civil, dans cette usine allemande. Tu prétexteras plus tard que l'arrivée de l'armée russe aux portes de Berlin t'en a empêchée.

En parcourant mon acte d'état civil français, établi en 1946, c'est ce qui apparaît clairement « n'ayant pas été déclaré sur les registres allemands de l'usine, ou de la mairie... » En fait je n'existais pas administrativement d'avril 1945 à février 1946. Cela me créera d'ailleurs de nombreux ennuis tout au long de ma vie, tant au cours de mon service militaire que pour établir tous les actes administratifs français (permis de conduire, passeport, acte de mariage ou de naissance etc.).

Le mutisme de ma mère

Dans ce chaos de cette fin de guerre, n'aurait-il pas mieux valu que je disparaisse pour éviter toutes ces souffrances et ces tourments que, par ta faute, j'ai du subir toute mon existence...L'incroyable mutisme dont tu as fait preuve durant toutes ces années m'a toujours interpellé au point que pour des raisons confuses dans mon esprit, tout ce qui concernait cette période m'intéressait beaucoup et encore aujourd'hui avec plus d'acuité encore. Mais la peur, la honte de cette période, la crainte d'apprendre une vérité contraire à mon imaginaire m'ont empêché de te parler, de te demander des explications, de chercher à savoir.

Ma déclaration de naissance à Klietz en 1945

A ce stade une question me torture encore l'esprit, ma naissance, qui n'a pas du passer inaperçue aux autorités allemandes, du médecin de l'usine ou de la sage femme, aurait-t-elle pu ne pas être déclarée, contrairement aux allégations de toi ma mère? Connaissant la diligence des autorités allemandes, il semble que cela soit impossible. Peut-être que mon véritable père a fait ces démarches afin de protéger son propre fils et qu'il n'imaginait pas que tu retournerais en France?

Il me reste à découvrir bien des choses sur ma naissance. L'association « Cœurs sans frontières » s'y emploie activement. Grâce à mon ami Franck, basé à Strasbourg, qui effectue toutes les recherches administratives auprès des autorités allemandes, il semble que le dénouement soit proche en cette année 2009.

Avril / Mai 1945 – L'exode de la population de Klietz

Dans la panique des bombardements et des jours qui suivirent ma naissance vint probablement le moment de ce déchirement, quitter celui que tu as aimé et avec lequel tu as eu cet enfant. Tu as décidé de te sauver d'Allemagne pour revenir en France avec un compagnon de fortune.

T'es-tu empressée de partir de ce lieu sans demander ton reste? Il te fallait rentrer en France de manière « incognito », craignant, à juste titre, les représailles des forces françaises qui pénétraient en Allemagne (la chasse aux collabos était ouverte). Les Alliés progressaient rapidement. Tu ne souhaitais surtout pas que l'on te retrouve dans cette usine. Il fallait quitter cette région qui était devenue le lieu de ton malheur.

Dans un premier contrairement aux faites durant leur Germaine et traversèrent pas forêts d'Allemagne pied. comme tout le l'exode de pour franchir l'Elbe proche de rendre aux américaines auelaues



temps et affirmations votre vie. Eugène ne toutes les du nord, à participèrent monde population seul pont sur Klietz afin de autorités stationnées à kilomètres et

obtenir leur protection jusqu'au rapatriement auprès des forces françaises.

Quel fardeau j'ai du représenter pour vous deux et pour toi en particulier au cours des semaines qui suivirent ma naissance! Que de risques tu avais prise, et comment justifier ma présence aux autorités françaises... serais-tu l'une de celles à qui l'on raserait la tête ou serais-tu simplement emprisonnée ou exécutée comme certaines ont pu l'être? Qui étais-tu donc pour avoir fait cela?

Je crains fort que cela aussi ne fasse partie de l'occultation de la réalité, de l'aveuglement confortable, lâche et déculpabilisant, dont chacun d'entre nous peut être victime quand le contexte n'est fait que de terreur. On ne voit rien, on n'entend rien, on ne sait plus rien! La possibilité d'expression de chacun se rétrécit alors douloureusement, presque honteusement, et elle éloigne toute éventualité de témoignage avant de se réduire au silence, puis glisser, lorsqu'il n'y a plus rien à craindre, vers l'oubli définitif... En fait l'esprit fait tout disparaître au point d'imaginer que tout cela n'est qu'une mauvaise histoire et que rien n'a jamais existé, jusqu'au jour. . . et c'est ce qui se passe maintenant avec mes découvertes!

Nancy

Deux mois se passèrent avant votre retour en France. Comment êtes-vous revenus et par quels moyens? Il est fort probable que les autorités américaines vous aient remis aux autorités françaises environ deux mois plus tard. Pour leur entrée en France, Germaine et Eugène transiteront par un camp de rapatriement dans l'Est de la France. On retrouve pour tous les deux une fiche médicale établie par les autorités avec comme numéro d'enregistrement « 39 03 06 5 ». Cela signifie : 39 (bureau de rapatriement), 03 (la date), 06 (le mois), 5 (l'année 1945). Ils ont donc été officiellement rapatriés le 3/6/45. Dans le cas présent, le n°39 indique la ville de Nancy.

Pour toi, sur la fiche de rapatriement, il est précisé « volontaire 5/3/43 », tu seras identifiée sous ton nom de jeune fille (Létendart) et ton nom de dame Lesage - anciennement domiciliée 96 Rue du 14 Juillet à Liévin – avec la mention sans enfant? La mention accompagnée d'un enfant de 2 mois ayant été totalement rayée à la main et réécrite à la machine à écrire avec la mention « sans » voir Fiche médicale 39 03 06 5 délivrée par le Ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés de l'époque – voir document du Ministère de la Guerre - Bureau des archives des victimes des conflits contemporains à Caen! (Pour le retour en France, adresse du domicile de la personne : 34 rue Sadi Carnot à Lezennes (Nord).

Comment, avec qui et par quel organisme ton enfant Armand (âgé de moins de deux mois) est-il donc revenu d'Allemagne? On peut aussi supposer que tu ne t'es pas présentée immédiatement au bureau de rapatriement et aurais ainsi pu donner le bébé aux grands parents (les parents de Germaine). Ce qui expliquerait ensuite le déroulement tardif de la déclaration à l'état civil, totalement mensonger pour protéger et l'enfant et la mère.

Sur la fiche d'Eugène, on note la mention de « requis civil 14/2/43 », célibataire. Aucune mention concernant un enfant, n'apparaît sur cette fiche médicale, aucune mention concernant l'accompagnement et le retour en France avec Germaine. Qu'est donc devenu cet enfant. Malgré les adresses fournies, aux autorités françaises, pour leur retour, Eugène et Germaine « disparaîtront de la circulation » plusieurs mois sans laisser d'adresse.

La peur

1945, le temps des règlements de compte semble arrivé et une nouvelle menace se dessine pour les « collabos »! Première inquiétude pour toi et ton compagnon d'infortune (Eugène), cette menace est portée à votre connaissance très vite. Certains habitants de ta ville (Liévin) - victimes de rancunes tenaces ou accusés d'avoir « collaboré avec le régime nazi », d'avoir déserté le sol français pour travailler en Allemagne de manière volontaire, de « requis civil » ou d'avoir fait du marché noir pendant la guerre, furent en effet abattus par des résistants. Le 21 août 1944, la peine de mort fut prononcée à l'unanimité contre un débitant de boissons au lieu dit « Le bout d'haleine » à Liévin, lieu où l'auteur a vécu une grande partie de sa jeunesse...

Cela explique pourquoi votre retour en France à la fin de la guerre sera particulièrement dramatique! ... fuite, caches dans les caves, peur, crainte pour votre vie etc. Il faut savoir que les femmes qui avaient eu un enfant avec un Allemand, pouvaient avoir de très graves ennuis. Ce qui explique que dans le camp de rapatriement auprès des autorités françaises, nulle mention me concernant n'apparaît. Il ne fallait surtout pas indiquer aux autorités que tu avais eu un enfant en Allemagne. Il faut se rappeler que dans ce cas précis, l'enfant était retiré à sa mère, et la mère subissait au minimum un emprisonnement ou pire encore. Ayant pris le parti de revenir avec moi en France, il fallait tout faire pour me protéger, du moins j'ose l'espérer, et te protéger toi!

Le comportement d'Eugène apparaît terrible dans ces circonstances. L'imaginaire reprend le dessus, n'en déplaise au lecteur, mais il faut bien trouver des réponses aux questions? Probablement amoureux éconduit, Eugène a bien voulu te servir de « protecteur » à condition que tu acceptes de faire ta vie avec lui. Tout cet imbroglio et ton comportement expliqueraient ma déclaration de naissance tardive aux autorités françaises avec les mensonges les plus fous. Quelques mois passés après ton retour en France, toutes ces allégations pouvaient paraître plausibles! Il aurait été difficile de prouver quoique ce soit.

LE RETOUR Â LIÉVIN

Deuxième trimestre 1945

Pour Eugène et Germaine engagés du travail volontaire en Allemagne, le retour fut long et pénible. Ils déclarèrent être basés dans le nord. Ils seront tout d'abord hébergés à Lille, quelques temps par la famille adoptive d'Eugène (qui était orphelin), appelée « les parents nourriciers »... Ensuite ils envisageront d'habiter Lezennes, quelques temps.

Troisième trimestre 1945

Pourchassés, trois mois plus tard, ils se sauvent de nouveau. Ils quittent ainsi précipitamment le Nord. Ils parviennent difficilement à rejoindre Liévin où ils se cachent chez les parents maternels de Germaine. Il leur fallait éviter à tout prix que le groupe de FTP et des Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) du secteur de Lille, Lens et Liévin ne les retrouvent. Les conséquences auraient pu être dramatiques. Pour éviter cette issue fatale, les parents de Germaine les cachent le temps que les évènements se calment dans Liévin et que le camp de détention russe de Calonne/Liévin soit inutilisé. Ils patientent donc dans les caves. Il leur faudra attendre le moment propice, c'est-à-dire plus d'une année, avant de réapparaître à la vie normale, car les tribunaux d'exception poursuivent la chasse aux « collabos ». Cette chasse est en pleine effervescence. Les « volontaires » de retour d'Allemagne sont traqués, pourchassés et emprisonnés au « camp russe ».

Ce camp est ainsi dénommé car avant d'être un lieu d'emprisonnement pour les « collabos français, les prisonniers allemands, les Volkdeutsche (Polonais allemands pro-hitlériens) », il était pendant la guerre le lieu de détention pour les Ukrainiens que les Allemands obligeaient à travailler à la mine. Les conditions de détention y étaient particulièrement pénibles. De plus, le départ des « collabos » pour ce camp revêtait parfois un caractère assez atroce. Certains rejoignaient ce camp de manière spéciale et humiliante: pancarte dans le dos, pieds nus, victimes à la fois de quolibets, de sarcasmes, de crachats. Une fois arrivés à destination, ils gagnaient leurs cellules où la promiscuité et le manque d'hygiène régnaient. Bagarres, vols, violences et abus en tous genres aggravaient encore le sort des « collabos » emprisonnés. Malgré la rigueur de la détention, le camp russe de Calonne offrait un gros avantage aux anciens collaborateurs : il les mettait à l'abri de la vindicte populaire et de l'élimination physique.

Armand, l'enfant de qui?

Germaine ne pouvait pas me déclarer en France sous une identité différente de celle de Marcel Lesage, puisqu'elle était toujours mariée avec lui. C'est peut être une des explications de mon absence au retour d'Allemagne. Cette situation perdurera environ une année.

Il faut comprendre

Tous les principaux grands évènements de la seconde guerre mondiale ont été évoqués, depuis le Blitzkrieg en Pologne et ensuite en France, la bataille d'Angleterre, El-Alamein, Pearl Harbor, Stalingrad, le débarquement en Normandie, la chute de Berlin, Hiroshima et Nagasaki. Cela permet-il de mieux comprendre les parcours de certains Français? Pourquoi certains ont-ils défendu la France aux côtés des Alliés et pourquoi certains autres ont-ils collaboré avec le régime hitlérien? Pourquoi cette deuxième catégorie de Français a-t-elle participé à l'effort de guerre allemand, et d'une certaine manière au génocide et aux atrocités perpétrés par les armées nazies?

J'éprouve le besoin pour comprendre le déroulement des évènements relatifs à Germaine, d'en préciser certains points laissés sous silence dans le déroulement de l'histoire de cette guerre 39-45.

Mon étude s'est ainsi attachée à révéler mes sentiments d'étonnement, mes interrogations, qui au fur et à mesure de mes découvertes m'ont couvert de douleur, de honte à cause de la traîtrise de Germaine et ensuite d'Eugène. Pratiquants et fervents catholiques, ces derniers se disaient irréprochables et se permettaient de porter jugement sur les autres et leur vie privée.

Ils ont agi de manière à ce que le ressenti de ma naissance en Allemagne devienne pour moi un fardeau insoutenable. Sans le savoir, j'ai représenté la faute vivante et constante de leur comportement au cours de cette époque dramatique. Ne pouvant apporter une réponse à toutes mes interrogations, mon « histoire » a affronté mes découvertes. La réalité de tous ces évènements n'en a été que plus vraie.

Aucune existence administrative

Juin 1945, à cette date je n'ai toujours pas d'existence administrative. Je semble n'avoir aucun état civil, je n'existe pas, je ne suis même pas entré en France, puisque personne n'a déclaré ma naissance aux autorités allemandes et françaises. C'est ainsi que mes grands parents décident d'aller me rechercher (probablement à la frontière ou à Lille ou avant le passage dans le camp de rapatriement) et de me ramener à Liévin. (Où, quand, comment, m'ont-ils récupéré... à ce jour cela reste encore une énigme.). Les archives, de la Croix Rouge Internationale à Munich en diront peutêtre un peu plus dans quelques semaines.

1945 - 1946

Durant toute cette période.

Germaine et Eugène se cacheront dans divers lieux, selon les évènements, pendant plus d'une année. Les parents de Germaine les hébergeront de temps à autre. Il leur fallait attendre que les rancœurs s'estompent au sein de la population pour pouvoir réapparaître au grand jour.

Au cours des premières années, j'ai été élevé par mes grands parents comme leur propre fils, jusqu'à environ l'âge de 3 ans ½. Chez eux, je connaîtrai le bonheur que peut espérer un petit enfant, malgré les restrictions de l'après-guerre. En fait, Pépère et Mémère ainsi appelés représentaient mes parents. Je me souviens d'ailleurs avoir appelé ma grand'mère Maman! Le fils de mes grands parents, Armand, frère de Germaine, était comme mon propre grand frère.

La déclaration de naissance tardive, faite par Eugène, fut reportée sur les registres de l'Etat Civil de Lezennes le 31 mars 1946. Germaine et Eugène, n'étant toujours pas mariés à cette date, il n'y a pas eu de transcription faite sur un quelconque livret de famille.

À cette époque, je n'avais quasiment plus aucun contact avec Eugène et Germaine. Ils étaient trop occupés à se cacher pour se faire oublier. En novembre 1945 Germaine se retrouve enceinte pour la seconde fois, alors que son premier fils n'a toujours pas d'existence. Elle ne pense qu'à élever sa première fille. Clotilde qui est née le premier août 1946, était véritablement la fille d'Eugène. Elle sera reconnue uniquement par lui. Pour la seconde fois Germaine refuse de reconnaître son enfant! Malheureusement Clotilde décédera le 12 décembre 1946 « d'une diarrhée verte » non soignée à temps à cause du refus d'Eugène d'alerter le médecin, de peur d'être tous les deux dénoncés. Pour l'époque, une telle maladie avait peu de chance de guérison, sans intervention rapide du médecin. Mais il leur fallait à tout prix éviter d'être reconnus.

Les représailles pouvaient encore avoir des conséquences dramatiques. Terrés au fond d'une cave, la peur les tenaillait sans cesse. Telle était la conséquence de leur infamie. Quand Eugène se décida malgré tout à solliciter un médecin « recommandé pour sa discrétion », celui-ci ne fera que constater le décès de Clotilde. Elle non plus n'a pas été inscrite sur le livret de famille.

Seconde version de ma naissance

C'est ainsi qu'en France, une déclaration de naissance fut faite tardivement par Eugène auprès du Tribunal de Grande Instance de Lille. Un jugement relatif à cette naissance fut rendu le 12 février 1946. Il homologuait la déclaration de la naissance d'une part et d'autre part la reconnaissance faite par Eugène. Elle fut reportée sur les registres de l'Etat Civil de Lezennes le 31 mars 1946. N'étant toujours pas mariés à cette date, il n'y a pas eu de transcription faite sur un quelconque livret de famille. On se rappelle que Germaine était toujours mariée à ce Marcel Lesage

N'ayant aucune indication plus précise sur les circonstances de ma naissance, j'ai mis plusieurs années avant de comprendre et d'admettre cette invraisemblance et d'accepter comme tel cette histoire romanesque. J'ai souvent imaginé une histoire plus belle du vécu de ces évènements, autant pour toi que pour moi. Comme nous verrons plus tard cette version de février et mars 1946 n'est en réalité pas la bonne!

Au fur et à mesure de mes découvertes j'ai du tempérer mon imagination. Je me suis rendu compte que les moments propices à une communion intime entre mère et enfant étaient trop rares parce que tu n'as pas su « m'aimer » dans mes gestes, mes mots, mes joies, mes pleurs, en fait au cours des premières années de ma vie.

Quelques explications sur ma déclaration de naissance faite par Eugène, s'imposent à la lecture de cet acte :

Il indique dans le premier alinéa du jugement « que l'exposant (Eugène) alors qu'il était au travail obligatoire en Allemagne... ». Nous avons vu que lors des recherches auprès des autorités et des différentes archives, notamment celles du PC à Lens, que Eugène a fait partie des « Requis civils » que Germaine faisait partie des « volontaires », ils se sont retrouvés en Allemagne par le biais des Werbestallen – bureaux d'engagement volontaire –

Il précise, entre autre que l'enfant Armand « est né dans un asile de fortune », ce qui est à nouveau un mensonge, car il omet volontairement de préciser qu'il travaillait comme interprète dans l'usine d'armement de Klietz à 80 kilomètres (en réalité 240 kms) de Hambourg et qu'à ce titre tout simplement l'hôpital de Klietz leur était probablement ouvert. Le lieu de la naissance ne pouvait pas être un abri de fortune.

Il prétexte, toujours dans le premier alinéa, « qu'en raison de la bataille qui faisait rage dans le pays et de l'arrivée des troupes russes cet enfant n'a pas été déclaré aux autorités allemandes d'état civil ». Il faut indiquer qu'à cette date très précise, les armées russes étaient aux abords de Berlin et non pas de Hambourg – Klietz. Selon les archives militaires de l'époque fournies par la ville de Klietz, les armées russes ne seraient entrées dans la ville que le 8 mai 1945. Eugène (s'il avait mon père) aurait pu donc me déclarer, soit aux autorités de l'usine d'armement ou soit auprès des autorités allemandes d'état civil en mairie.

Il informe les autorités judiciaires françaises du Tribunal de Grande Instance de Lille, qu'il habite à Lezennes, ce qui semblerait être faux. Car Eugène et Germaine, pour ne pas être découverts ont

habité quelques temps à Lille, pour se retrouver à cette époque précise de février et mars 1946 chez les grands parents maternels de Germaine à Liévin (Pas de Calais).

Pourquoi tous ces mensonges, sinon pour ne pas être repérés, pour brouiller les pistes et pour ne pas pouvoir retrouver leurs traces! A cette date, Germaine ne me reconnaît toujours pas puisqu'elle n'interviendra pas à l'acte français qui établit mon existence. Cela fait donc la seconde fois qu'elle m'abandonne. Faut-il voir dans cet évènement un refus supplémentaire de cette maternité qui eut lieu en Allemagne, contre son gré?

Reconnaissance de Clotilde.

Ma première sœur Clotilde n'ayant pas survécue à la maladie et ayant disparue en décembre 1946, a été reconnue par Eugène uniquement mais n'a pas été transcrite sur le livret de famille, puisque Germaine et Eugène n'étaient toujours pas mariés à cette date.

1947

Le divorce et l'adoption.

Au cours de la période de cache-cache avec les autorités Germaine divorcera de Marcel Lesage le 20 novembre 1946 (constatant ainsi la dissolution du mariage célébré le 5 septembre 1942-précision faite qu'il n'est pas issu d'enfant de l'union). Plusieurs mois après son divorce, Germaine et Eugène se marieront. Il sera célébré quelques semaines avant la naissance du troisième enfant le 24 Septembre 1947. Le troisième enfant, une fille prénommée Marie Thérèse, naîtra à Liévin le 15 octobre 1947. Elle sera reconnue d'Eugène et de Germaine, avec inscription sur leur livret de famille comme étant le premier enfant né du mariage.

Les frustrations

La transcription de ma naissance n'interviendra que de nombreuses années plus tard, quand Germaine, enfin décidée et forcée plus au moins par les circonstances, fera une déclaration reconnaissant Armand comme son fils adoptif (inscription sur le livret de famille le 29 mars 1961). Le terme adopté prend ici toute sa signification, tout comme d'ailleurs l'expression « fils naturel » qui font référence à un enfant non reconnu. Situation aussi grotesque qu'inexplicable, mais qui démontre surtout à quel point notre société n'est pas à l'aise avec ce type de problèmes. En fait je n'ai pris connaissance de cette adoption, qu'au décès de Germaine le 28 septembre 2005 (par une photocopie du livret de famille que j'ai demandé à Marie-Thérèse). Cet évènement, comme tant d'autres dans ma vie, devient terrible par son absurdité. Ainsi je n'ai pas été reconnu par Germaine à ma naissance en 1945, ni après son retour en France à la fin de la guerre, mais j'ai été reconnu et adopté seulement en 1961. Comment désigner une fois de plus cet abandon par ma mère. Fallaitil qu'elle n'ait pas de sentiments plus profonds pour attendre cette légitimation si tardive. Ce fils, qu'a-t-il représenté pour elle tout au long de ces longues années ?

J'ai toujours ressenti, de manière inconsciente, un manque de continuité avec ma mère, un manque de complicité, de tendresse spontanée. Les réactions à ces divers manques, à cette accumulation de frustrations engendrent des attitudes de nature totalement différente par rapport au lien qui doit exister entre une mère et son enfant. Pouvait-il y avoir chez Germaine une tentative de reconstituer ce lien, voire de réparer ces abandons et non avoir une volonté inconsciente de les détériorer définitivement. Malheureusement c'est ce que je constaterai au fil des ans et au cours d'une bonne partie de ma vie d'adulte.

En quête d'identité

Pour moi, cette quête d'identité ne se tarit jamais. Quels que soient les obstacles à franchir ou l'invraisemblance de certaines situations, l'espoir de retrouver mon père biologique ou, au moins, d'obtenir des informations, subsiste toujours. Cela prend désormais plus de signification encore compte tenu de la découverte de nouveaux éléments (voir courrier des autorités allemandes de juin 2006). Très jeune, je me suis senti différent des autres, j'étais le fils de ce « sale boche ».

On note que des parents qui ont eu des enfants dans des conditions normales (c'était le cas pour Marie Thérèse) constatent que l'un deux semble nettement différent des autres ou d'eux-mêmes, ils ne s'en inquiètent nullement, et c'est plutôt perçu avec un certain amusement teinté de curiosité. Dans ce cas, il n'est pas rare qu'une personne de la famille, souvent âgée, dise : « il me rappelle son grand-père ou son oncle », ou bien : « c'est tout le portrait de sa mère ». Or, quand il s'agit d'un enfant adopté ou reconnu bien après la naissance, (ce sera le cas de ma reconnaissance par Eugène) les parents sont démunis face à cette recherche d'une ressemblance hypothétique ; ils manquent du minimum de points de repère permettant de témoigner d'un lien naturel, car ils ne « se retrouvent » pas forcément dans le comportement de celui qui est devenu leur enfant. Cette difficulté à sentir un lien direct, à s'identifier un tant soit peu au comportement de leur enfant, cette non-reconnaissance, est souvent la source de drames.

Armand ne ressemblait pas à Eugène

Tout le monde le constatait et le disait : « toi tu ne ressembles pas à ton père ». Ces propos faisaient bondir Eugène et me faisaient souffrir. En effet, tout cela réactivait un processus que j'avais déjà vécu, un sentiment d'éloignement, voire de rejet, plus ou moins contenu selon la maîtrise des parents. La réparation du lien maternel, dans la mesure où elle est possible, à encore plus de mal à s'opérer. Mais pour moi un tel constat était un véritable soulagement, je ne voulais surtout pas lui ressembler. Je n'avais pas le même visage. Petit, la blondeur de mes cheveux démontrait si besoin était que je n'étais pas de lui, mais bien le fils de l'autre.

L'école primaire

Au cours des années scolaires, en primaire, je haïssais mes camarades pour leurs insultes sur mes origines, né en Allemagne, cet enfant de boche, que venait-il faire en France? Pourquoi n'est-il pas resté en Allemagne? Qu'es-tu venu faire chez nous criaient certains? Combien de fois j'ai souhaité ne plus voir aucun de mes camarades, ne plus voir aucune personne qui puisse me rappeler ces évènements. Ces épisodes semblent significatifs du désarroi qui s'emparait de moi à cause de cette population qui avait trop souffert dans son cœur et dans sa chair: l'après-guerre était encore quelque chose d'insupportable pour certaines personnes et inconsciemment je représentais aux yeux de tous cet « insupportable ».

Ressenti sur la rupture de mes origines.

Ce qui me semble également difficile à admettre, à vivre surtout c'est cette rupture de continuité avec mes origines, avec toi Germaine et avec toi mon père biologique. Etant dans l'impossibilité à avoir mon propre passé et connaître mes racines paternelles, telle une déchirure douloureuse, une coupure, le néant avec ce qui existait en toi, de ton histoire qui aurait du devenir mienne, je souffre de ne pas te connaître. Quand toutes les histoires, les vécus, les origines des parents ne sont pas transmis aux enfants, tant de récits de vie témoignent d'un manque de manifestation d'affection, d'un manque d'histoire, de vécu de ses propres parents? Pourquoi tant de personnes font-elles invariablement, lorsqu'elles ont la possibilité d'en parler, état de manques affectifs dans leur enfance ou leur adolescence? C'est qu'il manque avant tout cette communion avec leur histoire qui ne leur a pas été racontée. Il me manque la tienne, qui aurait du se forger avec la mienne et qui aurait pu donner un sens à nos vies. Il est important que l'histoire des racines, des origines des parents soient racontées aux enfants pour donner corps et sens à leur vie. Chaque parent doit

pouvoir dire à son enfant, « j'ai été, tu es, tu seras »! Voilà tes origines mon fils... j'ai mal de douleurs morales de ne pouvoir l'entendre, de toi mon père!...

Armand, 17 Avril 1955,

J'ai maintenant 10 ans. Au domicile d'Eugène et de Germaine, mon enfance se déroula de manière éprouvante. Menaces, insultes, coups, privations feront partie de mon quotidien. Le « fils de ce boche » en prenait plein la tête par Eugène. Par contre, rien n'était trop beau pour ma sœur. Les beaux vêtements et les belles chaussures lui étaient interdits au bénéfice de Marie-Thérèse.

1949 - 1960

Germaine reprend son enfant.

1949. La chasse aux « collabos » vient à peine de se terminer. Après cette longue période, Germaine et Eugène décidèrent de me reprendre. Cela ne s'est pas réalisé sans difficultés. Ce fut pour moi un atroce déchirement. Je ne voulais pas partir de chez mes grands parents que je considérais comme mon père et ma mère. On ne peut raisonner un petit enfant à cet âge. Eugène voulut me reprendre avec brutalité. J'ai hurlé tellement fort de peur, que mon oncle Armand, le frère de Germaine, est intervenu en s'interposant entre moi et Eugène. Mon oncle voulait arrêter la violence qu'Eugène m'infligeait. A la suite de cet incident, Eugène interdit à ma grand-mère de me revoir ou de me reprendre. Bravant cette interdiction, ma grand-mère devait se cacher pour venir m'observer, à travers les vitres du domicile d'Eugène et Germaine. Son comportement devait se faire avec précaution et surtout pendant qu'Eugène était à la mine.

Mais de mon enfance, des images agréables surgissent.

- L'amour de mes grands parents et la vie douce de tous les jours que je menais chez eux. J'entends encore la cuisinière à charbon qui ronronnait doucement dans la cuisine et je sens la chaleur qui chauffait continuellement une cafetière sentant bon le café.
- -Mon grand père travaillait dans les chemins de fer des Houillères, comme accrocheur de wagons. Quant à mon oncle Armand, il travaillait également aux Houillères, comme responsable d'un parc à bois (bois qui servait au montage des voûtes de galeries des mines). Quand mon oncle rentrait de son travail, il sentait bon les essences de bois coupé. Les « raccourches », sorte de rondins qui servaient à faire du bois cassé pour allumer la cuisinière, remplissaient son sac de travail (sa musette). Après avoir vidé son sac, il ne manquait pas de me tendre, le reste de son « briquet » du matin (1). Le reste de ce « briquet » était appelé également : pain d'alouette (2).

Les quelques années juste après guerre, la vie n'était pas facile et les restrictions contribuaient parfois au mal être. Mais le dimanche chez mes grands parents, c'était toujours un jour de fête. Fièrement mon grand-père sortait une bouteille de vin blanc (du Sylvaner comme aimait ma grand-mère) pour servir l'apéritif dominical. Comme les grands, j'avais droit à ce breuvage doré qui sentait bon les fruits...bien sûr un petit fond dans un petit verre à vin blanc. Après ce rituel, le passage à table était pour moi une véritable fête : le « rata » que servait ma grand-mère, dans cette grande assiette – trop grande pour moi – me comblait de joie. Je mangeais bien, je mangeais trop par rapport aux repas que me servait ma mère Germaine.

Les restrictions de la guerre étaient encore très présentes chez mes grands parents, alors pour oublier ces tristes années, tous mangeaient de bon cœur...sans faire de gâchis évidemment. Rien n'était trop beau ni trop bon pour moi. Ma grand-mère n'hésitait pas à clamer fièrement, surtout

quand Eugène était là, que son « tiot » représentait « el fleur d' sin capiot – la fleur de son chapeau ».

Le mal être de ma naissance!

Je ne savais rien de ma naissance ou si peu. Je ne me posais pas trop de questions sur mes origines. On m'avait simplement dit le minimum. J'ignorais toutes les péripéties qui accompagnaient cette naissance. Comment étais-je rentré en France? Qui en réalité m'a pris en charge et ramené? Plus jeune, malgré les moqueries de certains de mes camarades qui me traitaient de « sale boche », j'étais fier de raconter mon histoire sur la déportation d'Eugène et de Germaine. Je trouvais même le moyen d'ajouter que mes parents avaient été de véritables résistants, de vrais héros! Mais ce qui me choquait le plus, était de me faire constamment insulté par Eugène de « sale boche ou fils de boche », et m'entendre dire que j'étais et ne serais qu'un vulgaire « bon à rien », qu'un bâtard!

1961

Reconnu par ma mère et adopté par Germaine et Eugène.

En réalité je n'étais qu'un enfant adopté par Eugène qui a déclaré ma naissance, sans mention de paternité. Germaine ne m'a pas reconnu, ni déclaré comme étant ma mère. C'est donc 16 années plus tard, que je suis adopté au profit de Germaine et Eugène. Qu'est devenue mon enfance dans tout cela. J'ai toujours souffert d'un « manque » profond qui ne pourra jamais se combler. Cette faille ne pourra être que comblée par une reconnaissance, une vérité, le lieu de ma naissance et par une transcription réelle sur de véritables registres d'état civil. Enfin être réellement, exister.

- (1) Faire briquet c'était prendre un petit déjeuner, un casse-croûte).
- (2) Tartines de pain recouvertes avec du fromage, des restes de viande de la veille au soir ou recouvertes de confiture, et fournies par la grand-mère pour assurer le repas en milieu de matinée.

C'est ainsi que le premier février mil neuf cent soixante et un, à 10 heures (selon l'acte de reconnaissance), Madame Germaine Létendart, épouse de Eugène Pouille, sans profession, née le treize octobre mil neuf cent vingt trois, à Noeux-les-Mines (Pas de Calais), domiciliée à Avion 9 Rue de la Bastille, dont le mariage célébré le vingt quatre septembre mil neuf cent quarante sept à Liévin, (Pas de Calais), nous a déclaré reconnaître en vue de la légitimation judiciaire au terme de l'article 331 du Code Civil, l'enfant de sexe masculin, né le dix sept avril mil neuf cent quarante cinq à seize heures.

Né dans une localité à quatre-vingts kilomètres de Hambourg. Transcrit à Lezennes le premier avril mil neuf cent quarante-six, le jugement a été rendu par le Tribunal Civil de Lille le douze février mil neuf cent quarante six et inscrit sous les noms d'Armand, fils d'Eugène Pouille. Lecture faite et invité à lire l'acte la déclarante a signé avec nous Marcel Schrietse, adjoint au Maire de commune de Lezennes : Officier d'Etat Civil par délégation. (Suivent les deux signatures).

En marge de cet acte il est écrit :

<u>RECONNAISSANCE</u> (nom de la personne – Pouille Armand) <u>Adopté</u> au profit des dits époux par jugement du Tribunal Civil de Grande Instance d'Arras le vingt-neuf mars mil neuf cent soixante et un).

Signifié à Lezennes le 8 mai mil neuf cent soixante et- un. Le maire, suivi de sa signature.

Après ce jugement administratif d'adoption au profit des deux parents, en 1961, ma naissance sera reportée sur le livret de famille, en deuxième position après Marie – Thérèse. Cette anecdote ne fut portée à ma connaissance qu'au moment d'établir les documents administratifs pour obtenir mon sursis militaire (c'est-à-dire vers l'âge de 20 ans). Autre réflexion que cela m'imposait : que m'arrivait-il ? Pourquoi une telle adoption, n'étais-je pas déjà le fils légitime de Germaine ?

Les années passèrent malgré les interdictions d'Eugène, l'envie de rejoindre le plus souvent possible mes grands parents était trop forte. J'arrivais à m'échapper à pied au début, puis en bicyclette ensuite, pour les rejoindre à Liévin. Je prétextais me rendre aux réunions scoutes de Liévin (au bois de Riaumont dans la troupe dirigée par le Père Revêt). C'était le moyen pour moi d'échapper à l'emprise d'Eugène. Le scoutisme pur et dur, un peu militaire m'a apporté nombre de qualités humaines qui ont perdurées toute ma vie.

Ma participation aux cours de préparation militaire parachutiste, toujours à Liévin permit de m'affirmer pour affronter plus facilement la vie. Les insultes persistantes de « sale boche » me touchaient profondément. Mais les propos de ma grand'mère sur ma naissance me rassuraient... Je n'étais pas le fils d'Eugène mais de cet Allemand à Klietz.

1963 - 1965

1963 – L'amitié.

Vers l'âge de 18 ans, j'ai fait la connaissance de trois amis : Raymond, Jean et Lucien, avec lesquels une complicité s'installa. Elle me permit d'envisager ma vie d'une autre manière, loin de ce qualificatif de « bon à rien ». Une amitié sincère se concrétisa d'ailleurs avec Raymond tout au long de mon parcours de vie.

Le service militaire.

Septembre 1965,

Vingt ans après la fin de la seconde guerre mondiale, je pars effectuer mon service militaire comme tous les jeunes Français. Je l'effectuerai à Carcassonne, au 3^{ème} Régiment de Parachutistes d'Infanterie de Marine. Nouveau questionnement pour moi, sur mon état civil. Pourquoi m'a-t-on demandé de choisir une patrie ? Je ne m'étais jamais posé un tel choix.

Et bien quoi! La France ne voulait-elle plus de moi? Pour pouvoir rester Français, je devais paraît-il refuser de rejoindre les armées allemandes (étant né en Allemagne). Je perdais, selon le commandant du régiment (3ème R.P.I.Ma), la possibilité d'obtenir une identité allemande. En fait renseignements pris quelques années après, j'aurais pu obtenir probablement la double nationalité.

La France était ma patrie, je n'avais aucune envie de « déserter », comme l'avaient fait Eugène et Germaine en 1943. Ma décision fut prise immédiatement. J'ai choisi bien sûr de rester en France et d'effectuer ainsi mon service national sous le drapeau français. Cette réaction n'était surtout pas dictée contre les Allemands, car inconsciemment je les respectais (ceux de ma génération qui comme moi avaient souffert et qui n'étaient en rien comparables au comportement des nazis). J'ai toujours eu une certaine attirance pour ce peuple qui luttait pour reprendre sa place dans la communauté mondiale. Et puis, il y a toujours eu ce doute, étais-je à moitié Allemand? A cette époque on ne me donnait pas le choix, devenir Allemand ou rester Français, c'était l'un ou l'autre.

Loin de deviner les évènements ultérieurs qui bouleverseront ma vie, j'avait pris le parti de rester...pourquoi partir ? Ce que je ne savais pas à l'époque c'est que je pouvais revendiquer les deux nationalités!

Les tracas administratifs.

Pour obtenir des documents administratifs, au cours de ma vie d'adulte, j'ai du à chaque fois justifier ma naissance et expliquer mon état civil. Cela entraînait quelques suspicions de la part des autorités françaises et retardait certaines suites à donner : notamment pour obtenir les documents de mariage, de carte d'identité, de passeport etc. Il était effectivement très difficile d'expliquer ces épisodes (naissance en Allemagne, fuite à travers bois, reconnaissance établie par Eugène et non par Germaine, reconnaissance par Germaine et adoption au profit des deux parents...). Tout cela semblait tellement compliqué!

Les tracas familiaux.

Pendant les années qui suivirent, les relations avec Eugène et Germaine furent épisodiques et toujours très tendues. Elles se terminaient très souvent par des disputes continuelles. Franck, mon premier fils, disait à chaque fois que l'on devait aller les saluer: « Papa, on ne reste pas longtemps, … ». La situation ayant dégénérée, plus tard, j'ai décidé de ne plus les fréquenter.

1978 - 1981

Un semblant de réconciliation

Elle eut lieu au cours d'une courte période précédent mon mariage avec Pascale, en juin 1978. Il s'avèrera malgré tout que cette entente de simple courtoisie deviendra très partielle et assez éphémère.

30 Mai 1981,

Décès d'Armand, mon oncle et frère de Germaine.

1983 - 1985

La naissance de mes deux enfants (Annette en 1983 et Anthony en 1985), n'améliorera pas mes relations avec Germaine et Eugène. Les sarcasmes et les brimades subis au cours de mon enfance, se poursuivaient sournoisement. C'est ainsi que je n'ai plus aucun contact avec mes parents, ni avec ma soeur. Deux années s'écouleront avant qu'une nouvelle rencontre se produise suite à un évènement tragique.

1987

« ABANDONNE PAR MA MERE » - LE DECOUVERTE

Le déclencheur de mes recherches sera la découverte par l'aveu de mon père adoptif (à 42 ans), de ce que tu m'as fait avec l'intention délibérée de vouloir effacer toutes traces de ma naissance. Suite à une forte altercation avec Eugène, à propos de mes grands parents j'ai appris de sa bouche même, l'épisode dramatique que tu m'as infligé en avril 1945 peut de temps après ma naissance. Eugène m'avoua qu'au cours de votre fuite vers la France en avril 1945, tu avais pris la décision de m'abandonner au pied d'un arbre, afin de terminer ton voyage sans encombre. « C'est moi Eugène a-t-il précisé, qui suis retourné sur mes pas pour te récupérer. Quel choc pour moi d'entendre cette révélation, que de tristesse et de peine m'ont envahi à ce moment là. . « Si tu es

vivant aujourd'hui, continua-t-il, c'est grâce à moi. Je ne voulais surtout pas avoir le sang d'un enfant sur les bras. C'est moi qui t'ai ramené! » On comprend mieux ton attitude et celle d'Eugène tout au long des années qui suivirent votre retour en France. Etais-je donc vraiment le fils de ce « boche » ?

L'imaginaire rejoint quelques fois la réalité et je me plais à penser que si tu as souhaité cet abandon, j'ai encore aujourd'hui beaucoup de mal à croire que tu l'aies fait de ton plein gré, en toute conscience. Ou alors... on appelle cela un « déni de naissance », ce qui signifierait que je n'ai jamais existé pour toi dans ta tête et même dans ton corps, jusqu'à l'accouchement dont tu te serais à peine rendu compte. C'est malgré tout ainsi, quelques jours plus tard, compte tenu des soucis que je t'occasionnais, tu décidas de m'abandonner au pied d'un arbre. D'ailleurs, je n'avais pas d'existence légale, n'ayant été déclaré ni aux autorités allemandes, ni aux responsables de l'usine d'armement, ni au responsable de section des travailleurs volontaires, semble-t-il? Suis-je né dans un havre de fortune, comme l'a dit Eugène sur l'acte administratif en France, où dans une clinique, un hôpital? L'une des explications que j'imagine pour en arriver à cette extrémité, est de me dire que je n'avais probablement pas été désiré et ma présence dans tes bras, ne justifiait pas que je sois ton enfant. Qui, en France aurait pu s'inquiéter de quoi que ce soit à ce sujet. Germaine (mariée à Lesage) était partie sans enfant, elle devait revenir sans enfant. Au moment de ce choix, me vouant à une mort certaine, tu ne t'es pas embarrassée de préjugés. Je veux écarter délibérément l'hypothèse selon laquelle tu voulais m'abandonner pour rien, pour être à nouveau libre, peut-être que cela m'arrange et me permet de sauvegarder une image honorable de toi.

En fait pour toi, je ne devais déjà plus exister et probablement n'avais-je jamais existé dans ton subconscient. Je devais représenter à tes yeux « une faute » que tu devrais supporter toute ta vie ; faute que tes propres parents et tes frères ne devront jamais connaître!... C'est ainsi que tu as poursuivi ton chemin après cet abandon, au cours d'une fuite éperdue pour franchir ce pont sur l'Elbe. Derrière mon étonnement d'entendre cet épisode, et ma stupéfaction d'apprendre ce premier évènement tragique de ma vie juste après ma naissance, derrière ces souffrances terribles, se cachent des aspects sordides, qui mettent en évidence les facettes les plus sombres de ton comportement.

Mais si je suis là, aujourd'hui, pour analyser ces sentiments... pour comprendre ce qui m'est arrivé, je le dois à Eugène. C'est lui qui, de nombreuses heures après cet abandon, pris de remords, fera demi-tour pour me récupérer et me ramener en France.

Cette histoire pourrait se terminer ici, si je n'avais pas eu toute ma vie l'envie de connaître la vérité, ma vérité. Les recherches que j'ai menées pour retrouver mes origines débuteront en réalité après le décès d'Eugène, après avoir eu connaissance du testament rédigé en faveur de ma sœur Marie Thérèse.

Franck est parti.

Mars 1987, un drame vint endeuiller toute ma famille : le décès de mon fils Franck, âgé de 20 ans, alors qu'il était en cours de formation d'élève sous-officier à l'Ecole militaire de St. Maixent. La disparition dramatique de Franck fut vécue très difficilement par toute la famille et notamment par son frère et sœur, très jeunes à cette époque : Annette avait 4 ans, Anthony avait 2 ans. La disparition d'un être cher est difficile, mais perdre son enfant, est moralement insupportable, car ce n'est plus dans l'ordre logique des choses de la vie, plutôt mourir à la place de cet enfant...Pourquoi, mon Dieu, avoir pris la chair de ma chair, pourquoi avoir pris le sang de mon sang, pourquoi lui et pas moi, pensais-je? Mais la vie poursuit son chemin, inexorablement, sans s'arrêter et il fallait continuer pour ceux qui nous sont chers, pour la famille, pour mes enfants.

Avec cet évènement le retour d'Eugène, de Germaine et de Marie-Thérèse fut à nouveau à l'ordre du jour. Une trêve s'établit entre toutes les parties. Mais le comportement d'Eugène et Germaine vis-à-vis de mes grands parents remit le feu aux poudres...!

1988 - 1993

1988, à cette époque j'organisais (comme directeur d'une agence de voyages), des séjours dont un à destination de la Martinique. Je m'aperçus au cours de ce voyage que le monde de la restauration rapide était un créneau porteur. De retour sur le continent français, j'ai créé une Sarl et m'installa dans ce créneau. Cette activité nouvelle devint rapidement une réussite commerciale et permit à toute la famille de surmonter bien des difficultés.

21 Juin 1988,

Décès du grand père de l'auteur.

15 Octobre 1993,

Décès de la grand-mère de l'auteur

1997/98 - 1998/1999

Ne pas être un bon à rien.

Les années passèrent et je m'aperçus qu'inconsciemment tout au long de ma vie j'agissais de manière à ce que l'on sache que je n'étais pas un bon à rien! Ne plus être un « bon à rien » pensais-je! Ne pas être que le fils « de ce sale boche », ne pas être que ce bâtard. Ces mots furent vécus comme une terrible souffrance, comme un fardeau très lourd, trop lourd à supporter.

Sous l'impulsion de Pascale, mon épouse, j'ai repris à cinquante ans de nouvelles études universitaires de 3ème cycle (à l'Université de Lille I), en sciences humaines — spécialité: La formation d'adultes. J'ai obtenu mon premier diplôme de 3ème cycle universitaire un « Diplôme d'Etudes Supérieures Spécialisées: D.E.S.S.» en Octobre 1998. N'ayant pas retrouvé immédiatement une activité professionnelle, j'ai poursuivi mes études et obtenu mon deuxième diplôme de 3ème cycle universitaire un « Diplôme d'Etudes Approfondies: D.E.A. » en Juillet 1999. Ce grade me permettait de préparer mon Doctorat. S'il fallait encore une reconnaissance pour ne pas être un « bon à rien », preuve était ainsi démontrée. Ayant retrouvé une activité professionnelle, comme directeur d'un centre de formation pour adultes, je n'ai pas pu poursuivre mes études vers le Doctorat.

Cette période où j'ai repris des études passionnantes, fut vécue de manière plus ou moins difficile par ma fille Annette et mon fils Anthony (tous deux âgés respectivement de 14 et 12 ans). Cette indisponibilité partielle, le manque de temps à leur consacrer, a été supportée avec une certaine tristesse et ce malgré le soutien de Pascale.

27 Février 1999 : Décès d'Eugène.

Cela fait maintenant plus d'une douzaine années que je n'ai plus de contacts ni avec ma sœur Marie Thérèse et ni avec mes parents. La dernière fois que je les ai croisés, c'était au domicile de mes grands parents, lors du décès de mon grand père.

2002

Après mes études, je reprends le mémoire de mon Diplôme d'Etudes Approfondies pour en faire un livre «Des Maçons médiévaux aux Compagnons d'aujourd'hui ». J'y développe le thème de la formation d'adultes par apprentissage auprès des Compagnons du Tour de France. Il sera édité chez Grancher à Paris dans la collection « La mémoire des Bâtisseurs », en octobre 2002. Suis-je toujours un « bon à rien » ? Mon regret c'est de penser que mes parents n'en sauront jamais rien.

2005

28 Septembre 2005 : Décès de Germaine

Le déclic définitif des recherches

Réapparition dans ma vie, de Marie Thérèse. Sa vie s'est bien sûr organisée autour et pour ses deux enfants. Plus aucun point commun ne la lie avec moi. Les années ont passé et chacun de son côté a vécu sans se soucier de l'autre. Ce retour dans mon environnement n'avait en fait qu'un seul but, régler au plus vite et au mieux ses intérêts lors de la succession de Germaine et Eugène. Ce qui fut fait. Ce qui me permit, de mettre un terme sur toutes ces années de tristesse et de souffrances morales.

C'est à partir de cette date que mon véritable parcours de recherches débuta... il me fallait savoir, il me fallait comprendre pourquoi cet entêtement de Germaine à vouloir me rejeter. Quatre années seront nécessaires pour trouver. Il me fallait sortir de cette naissance vécue comme une marque indélébile non pas par la seule ressource dont je disposais : un imaginaire où par définition tout est permis, y compris une vraie révolte contre le monde entier et surtout contre Germaine et Eugène, et par une admission au plus profond de moi-même de cette attirance irrésistible pour l'Allemagne.

De ce besoin de sentir être mes racines, à celles mêlées à ce père allemand, ne peut être anodin. L'intérêt et l'attraction ambivalente et inévitablement malsaine que j'ai parfois ressentie pour la Seconde Guerre Mondiale, ce besoin d'exigence, pour les autres comme pour moi-même, ce sentiment à la fois confus et détestable de faire partie d'un autre monde, cette soif de reconnaissance aux yeux des autres, était-ce à ce père inconnu que je les devais ?

L'image de ce père

Au fur et à mesure que se précisait dans ma tête une certaine image de ce père, rien dans mon environnement immédiat ne pouvait le contrarier, l'adoucir, l'embellir. Bien au contraire! Si ce père a été entraîné dans cette guerre, quel que fût son rôle, il est difficile d'admettre qu'une seule raison, en forme d'excuse, puisse être audible, acceptable, quand il s'est agi de jouer avec la vie des autres, comme les chefs d'orchestre de cette monstruosité nazie ont su le faire, toujours au nom de principes prétendument supérieurs. . .

Toutes les guerres sont sales, mais celle-ci a battu tous les records de cynisme. Ceux qui ont eu à combattre dans leur vie savent fort bien qu'il y a un moment crucial où la vie de l'autre est en jeu contre la sienne; tout est alors subitement relativisé, suspendu à ce moment précis, d'une intensité effrayante. Mais même celui qui a été contraint de tuer lorsque l'autre n'a pas été rendu anonyme – la base du conditionnement pour éliminer l'ennemi qu'on vous désigne sans état d'âme -, celui-là sait bien qu'il y a des limites dans la sauvagerie, des limites qu'on ne dépasse pas, un respect de l'autre et un code de l'honneur que l'on ne transgresse pas.

Mais même de cette réalité-là dans toute sa laideur, qui concerne Germaine et ce père, mieux vaut la connaissance qu'un silence si lâchement entretenu. Au nom de quoi d'ailleurs puis-je me permettre, moi son fils, de juger son comportement? Le contexte de l'époque doit pouvoir relativiser mes sentiments. J'ose espérer que ce père que je n'ai pu connaître avait lui aussi ce code d'honneur.

2009

Mes amis de Cœurs Sans Frontières (1).

Ces enfants de la guerre sont bien déterminés à prendre en main leur destin. Après une vie faite de souffrances, voire de maltraitances physiques ou psychologiques familiales ou sociétales. Le temps est venu pour ces enfants de relever la « tête », n'étant ni coupables, ni responsables d'être des « Enfants de Boches ». Ils sont les victimes collatérales de ces guerres indignes de la race humaine. C'est cette information télévisée qui me mit sur la route de l'association Cœurs Sans Frontières. Cette association dont le but est basée sur l'entraide et l'aide à la recherche identitaire pour tous les enfants des guerres. Que ce soit des enfants de liaisons amoureuses, de prisonniers, de travailleurs déportés ou de soldats occupants.

Mes contacts avec C.S.F.

J'ai été mis en relation avec Jean-Jacques Delorme qui a été touché par mon histoire et j'ai donc adhéré à son association... sans réelle conviction, je l'avoue. Peu de temps après j'ai rencontré un autre correspondant, Guy, qui a commencé à me donner des renseignements précieux pour commencer mes recherches : contacts avec le bureau des archives des victimes des conflits contemporains situé à Caen et avec un correspondant situé à Strasbourg Franck.

(1) Descriptif de la brochure de C.S.F

CAEN.

Première surprise la responsable des recherches Madame Hieblot à Caen, a retrouvé les fiches de rapatriement délivrées par le Ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés, en date du 03.06.5 de Germaine et Eugène et dont le lieu de rapatriement était le 39, voici ce qu'elles comportent :

- Germaine née Létendart Lesage, (catégorie Volontaire 5/3/43) Destination Fischbeck Klietz
- Eugène Pouille, célibataire (catégorie requis civil 14/2/43) Destination Klietz.

Franck et la ville de Klietz



Après avoir un peu tardé pour prendre contact avec Franck, je lui ai exposé mes souhaits de retrouver mes véritables origines à Klietz, de retrouver mon identité: la vraie! Contrairement aux dires de Germaine et Eugène, la ville de Klietz et l'usine d'armement n'ont pas été détruites par un bombardement au cours d'un raid aérien américain. Actuellement l'histoire et les archives de Klietz sont formelles, les troupes russes ne sont arrivées aux portes de Klietz que le 8 mai 1945. La ville a subi quelques dommages, mais de nombreux édifices (notamment la mairie) et maisons existent toujours. La totalité des archives est encore entre les mains des autorités allemandes de Klietz. L'usine d'armement n'a pas été rasée et est toujours existante à ce jour.

Je ne suis plus un inconnu

Suite aux demandes de Franck, un premier résultat sur ces recherches a démontré qu'un acte d'état civil me concernant existait sur les registres de la mairie, et qui laissait supposer que ma naissance avait été enregistrée. Enfin je n'étais plus un inconnu, j'avais eu une réelle existence dès avril 1945. Il reste maintenant à avoir copie de mon acte de naissance pour connaître plus en détail celle qui m'a mis au monde et celui qui m'a déclaré. A ce stade plusieurs choses apparaissent nettement : le nom de dame de ma mère Germaine Lesage. Quant à celui qui a fait la déclaration c'est en fait un employé de l'hôpital où Germaine a accouché, Walter Lange.

Cet employé avait noté minutieusement toutes les naissances de cette période et compte tenu des évènements ne les avait transmis que le 3 Septembre 1945 aux autorités de l'état civil. La date de la naissance étant bien entendu du 17 avril 1945. Cette transcription et l'établissement de l'acte civil portent le n°35 / 1945.

Ma souffrance et mon enfermement affectif avaient pris jusque-là toute la place dans mon existence. La quantité d'énergie que j'avais dû dépenser pour sortir de mon marasme m'avait enlevé la lucidité et le courage nécessaires pour aborder cet autre aspect de mon héritage : participer activement comme jamais je ne l'avais fait à ce jour à la découverte de la vérité, ma vérité. L'apparition de cet acte de naissance allemand, plein d'espoir, est bouleversant et va peutêtre me faire découvrir d'autres éléments me concernant ou concernant Germaine (Croix Rouge Internationale à Munich, bureau des archives du Ministère des Affaires Etrangères à Colmar et Bad Arolsen en Allemagne, pour mon père biologique). Pour cela il me faut accepter qu'une plaie nouvelle s'ouvre : la connaissance de mes origines de vie, celle qui doit me permettre de pouvoir m'épanouir hors de tous ces mensonges perpétrés par ma mère, pour enfin comprendre et peut-être lui pardonner.

FAUT-IL CHERCHER À COMPRENDRE?

Les hommes sont férus de tout ce qui peut se rattacher au passé. Si on laisse aux spécialistes le soin d'expliquer les raisons de ces dispositions d'esprit, on constate que l'attachement à l'histoire n'est pas payé de retour par l'intéressé qui livre difficilement ses secrets. Qui de nous connaît vraiment l'histoire de sa propre famille au-delà de la naissance du grand-père? C'est pourquoi, il est normal de rechercher ses véritables racines, d'essayer de savoir le pourquoi et le comment, afin de transmettre!

Ainsi, après avoir relaté mon histoire et celle de Germaine et l'avoir replacée dans son contexte d'origine, il est possible d'avoir une vision plus précise de ces évènements. De cet homme qui a probablement marqué ta vie, en Allemagne, quelles que soient la nature exacte et l'intensité de votre relation, qu'as-tu gardée ? As-tu regretté, éprouvé de la honte de l'avoir aimé au point de lui donner un enfant ? Vos deux histoires se sont mêlées pour un instant, sublime ou d'une médiocrité et d'une banalité effarantes, au point d'en modifier ton existence...au point de vouloir t'enivrer

dans le tourbillon de la vie pour trouver un autre bonheur que ton compagnon de fortune ne pouvait et ne pourrait pas t'offrir. A cet instant j'essaie de te trouver des excuses, qui n'atténueront pas ma douleur et qui ne m'empêcheront pas de découvrir, à ton décès, des choses surprenantes, indépendamment de mes propres recherches. Avec ces découvertes, je suis passé par des moments intenses chargés d'émotions douloureuses et d'étonnements décevants..., pas faciles à vivre, à comprendre et à expliquer.

MON TERRIBLE RESSENTI ET VÉCU D'ENFANT

L'aspect excessif de cette période, qu'a été ma petite enfance et ma jeunesse n'a pu qu'engendrer des sentiments marqués de toutes sortes de débordements, un climat hors limites constant qui a traumatisé toute mon existence. En écrivant ces lignes, une peine profonde m'envahit de nouveau l'esprit, car toi ma mère, tu n'aurais pas dû me faire souffrir pour tous ces évènements. Beaucoup d'anecdotes tristement vécues au cours de mon enfance me bouleversent encore de n'avoir pas pu trouver chez toi le réconfort et l'amour d'une mère.

Je te reproche que je suis devenu un autre personnage, sans identité puisque non reconnu ou tu m'as fait rentrer dans une logique implacable, que provoque la mécanique de l'abandon : la logique de la marginalité, le sentiment d'être autre, de ne pas être intégré, de ne jamais faire partie de ceux qui sont acceptés, reconnus. De cet abandon j'ai souffert moralement au point de souhaiter et d'espérer retrouver mon vrai père là-bas en Allemagne, pour qu'il me comprenne et qu'il me reconnaissance afin d'obtenir tout l'amour que tu n'as su me donner.

SEVICES ET TORTURES MORALES par EUGENE

Le regard méchant et la répugnance, à mon encontre, que je ressentais de la part d'Ujaine (comme disait ma grand-mère, au lieu d'Eugène) m'ont profondément marqué. Aucune tendresse ne transparaissait sur son visage. Je devais représenter pour lui le mal personnifié: « le fils de l'autre ». Attitude que toi Germaine tu reprendras plus ou moins à ton compte, tout au long de mon existence. Mais pourquoi m'avoir sauvé d'une mort certaine quand j'ai été abandonné par toi… pour me faire souffrir après de cette manière ?

Je recevais des gifles pour un oui ou pour un non, et de nombreuses brimades et bousculades. Le pire, était surtout la honte que l'on m'infligeait, en me traitant de « sale boche » ou de « fils de boche », de bâtard, de bon à rien. Le peu que je comprenais de ces mots, me faisait frémir à chaque fois que je les entendais.

Etant petit, alors que ma sœur Marie Thérèse pouvait jouer, tu m'imposais l'obligation d'attendre bien sagement sur une chaise, sans broncher, le retour d'Eugène de son travail aux mines de charbon. La crainte, la peur, qu'il inspirait, et le traumatisme qui en découlait, me donnaient tout naturellement des cauchemars chaque nuit. Plutôt mourir, disparaître, m'enfuir de la maison, pensais-je très souvent! Comme tous les enfants de mon âge, je demandais à Germaine (en l'absence d'Eugène) d'aller jouer avec mes petits camarades sur la place, devant le domicile... J'avais toujours les mêmes refus, j'étais obligé, encore et toujours de travailler dans le jardin.

Un jour pour une bêtise que j'avais commise, Eugène voulut m'accrocher, dans le garage, à un gros crochet de boucherie tout en me traitant de « bon à rien et de sale boche ». Les yeux horrifiés de peur, j'ai hurlé afin qu'il me relâche. Il me laissa retomber au sol. En cet instant, j'ai eu comme vision ces viandes accrochées dans les abattoirs ou les boucheries. Eugène était hors de lui, rouge de colère. Les gifles pleuvaient, suivies des mêmes insultes.

Il y avait aussi, la honte que j'éprouvais en partant prendre l'autobus le matin pour aller à l'école. Je n'avais qu'une petite blouse grise qui recouvrait mes culottes courtes, jusqu'aux genoux. Mes petits camarades d'école se moquaient de moi criant « l'Allemand, il a pas de culotte, il a pas de culotte ».

Un souffle de bonheur

Un peu plus grand, vers 12 ans, j'ai eu la chance de faire du scoutisme. Ce fut d'ailleurs un épisode magnifique pour moi... J'avais enfin un peu de liberté... Je pouvais progressivement m'autoriser à être moi, à m'exprimer, sans aucune référence directe ou indirecte à toi et à Eugène, ce que j'étais et ressentais profondément. Je vivais hors des menaces d'Eugène. Je pouvais être comme les autres, vouloir passer inaperçu, c'est avant tout vouloir échapper absolument à cette marginalité qui vous colle à la peau dès le départ de votre existence, même au prix de la mort à soi-même s'il le faut. Je n'étais plus durant ces moments là, ce fameux « fils de ce sale boche ». J'étais scout tout simplement comme mes autres camarades. Pourquoi m'a-t-on fait ce cadeau inespéré? Pourquoi la vie a-t-elle été clémente envers moi? Il faut comprendre qu'à cette époque, paraître socialement était important. Il était nécessaire, pour un « porion » du fond (dans les mines l'équivalent d'un contremaître), d'avoir des enfants à l'école privée, de plus un gamin scout...cela faisait bien.

En fait toute ma vie j'ai eu le sentiment que j'avais un prix à payer et que je devais me battre pour pouvoir un jour raconter ces évènements, ces ressentis, de manière à ce que de telles situations n'existent plus jamais et pour que, comme moi, chacun de ces milliers d'enfants nés de la guerre ne puisse plus vivre dans la plus grande des solitudes.

Le comportement de Germaine : Une suite d'abandons...

- Pourquoi m'a-t-elle abandonné sur les chemins de l'Allemagne, n'étais-je pas son propre fils, son sang, sa chair? Pourquoi m'a-t-elle abandonné à ses parents? Etait-ce par rejet, par commodité...Pourquoi n'as-tu pas voulu maintenir l'aspect fusionnel, par l'odeur, le contact, la voix, l'allaitement et, d'une tout autre manière les éléments essentiels durant les premiers mois où la vie à deux prend progressivement consistance pour créer ensemble un tout qui relient intimement une mère à son fils...Et plus tard, pourquoi cette non-reconnaissance, pendant plus de 16 années, comme si je n'avais jamais été ton enfant.

Ce comportement s'est produit de la même manière pour ma première sœur Clotilde: non reconnaissance de l'enfant et non inscription sur le livret de famille, comme si elle aussi n'avait jamais eu d'existence: tu l'as elle aussi abandonnée.

- Ta disparition, certains soirs où ma sœur Marie Thérèse et moi restions seuls à la maison, cette nouvelle forme d'abandon était durement ressentie par nous. La peur de n'importe quoi, du moindre bruit, du vent et de la pluie qui crépitait sur le toit et les vitres du baraquement en bois (provisoire et fourni juste après la guerre par la société minière) nous faisaient vivre un véritable cauchemar. Tout tremblants, nous restions blottis l'un contre l'autre dans ce petit lit, jusqu'à ton retour au petit matin. Tu partais « un peu profiter de la vie », comme tu disais à quelques amies qui étaient dans la confidence, alors qu'Eugène était au travail à la mine.

Avec ces abandons successifs, tu m'as privé de sécurité de base, et de cette identité naturelle tellement évidente. L'impossibilité de fournir une réponse aux questions les plus banales sur mes origines, la nécessité d'affronter une angoisse profonde, existentielle, à chaque mise à l'épreuve personnelle par des examens de toute nature ou par des situations vécues comme des épreuves,

m'ont empêché pendant de longues années de prendre ma place dans la société, d'exister, tout simplement, à mes propres yeux et aux yeux des autres. Quelles que soient la bonne volonté, la générosité et l'intelligence de ceux qui, devant cette déchirure, acceptent de faire le relais et d'assumer cette continuité brutalement rompue, un mur d'incompréhension s'érige face à cette naissance et à toutes ces péripéties.

Les jeux et tes dépenses.

- Les dépenses excessives que tu faisais, avec des crédits un peu partout nous traumatisaient au point de te refuser d'aller faire pour toi quelques courses auprès des commerçants. Tu jouais à différents jeux d'argent, notamment au tiercé, ce qui ne nous permettait pas d'avoir autre chose a manger que du pain et du café (matin, midi, et soir). Trop souvent, nous avons dû nous contenter de cela. La « bonne nourriture d'après guerre » était réservée à Eugène quand il rentrait du travail. Il ne fallait pas qu'il se doute de quelque chose, alors que sa paie devait nous permettre de nous nourrir tous les quatre. A la mine il travaillait à l'abattage, c'est-à-dire au rendement.

À l'âge adulte

Au cours de ma carrière professionnelle, j'ai eu l'occasion, à la suite d'un licenciement économique, de faire de la restauration rapide plutôt que de rester au chômage. Un dimanche soir, en plein travail, j'ai eu la désagréable surprise d'entendre quelqu'un hurler dans la pénombre extérieure. Il me semblait reconnaître une voix de femme âgée : c'était elle, ma mère Germaine. Alors que je ne la fréquentais plus depuis plusieurs années, elle s'était mise à crier à tu tête devant une dizaine de personnes : « eh bien oui, je ne voulais pas le croire, à faire ce que tu fais, tu es descendu bien bas ! » (Sic)

Un soulagement

Autre évènement que j'ai supporté au cours de l'an 2000, a été d'apprendre le décès d'Eugène survenu en février 1999. Non pas que cela me fit de la peine d'apprendre sa disparition, non, en réalité j'en ai éprouvé un certain soulagement... ne plus être aux yeux de ce « père » un bon à rien! C'est surtout le fait d'avoir été mis au courant de ce décès, seulement un an plus tard, par ma sœur Marie Thérèse, pour uniquement « liquider la succession ». J'ai ainsi pu constater que j'étais toujours le même « rejeté », une fois de plus. La connaissance du testament m'a édifié une nouvelle fois, j'étais déshérité au profit de ma soeur, n'ayant ainsi droit à pas grand-chose.

Quelques temps après avoir eu connaissance du décès d'Eugène, j'ai souhaité rencontrer Germaine, avec mon épouse et mes enfants, afin d'essayer de renouer un lien en ces temps difficiles qu'elle vivait. Nous sommes restés tous les quatre devant la maison de Germaine à l'extérieur, sous les fenêtres du balcon. Sa présence était remarquable à travers les rideaux de la fenêtre. Ayant entrouvert la fenêtre, elle me chassa par ces mots « va-t-en ...sale diable - arrière de mes yeux Satan! » Toute ma famille a donc pu constater à quel point, 50 années plus tard, le rejet de Germaine vis-à-vis de ce fils était toujours aussi fort.

La méchanceté va au delà de la vie terrestre

Quelques années plus tard, en 2005, au moment du décès de Germaine j'ai de nouveau pu constater la méchanceté et la rancœur envers moi. Marie Thérèse avait bien sûr tout préparé pour organiser la succession à son avantage. Non seulement Germaine me déshéritait, par testament, également au seul profit de ma sœur, mais tout ce qui pouvait avoir une réelle valeur dans sa maison avait bien sûr disparu. La succession ne s'est donc pas fait à égalité, mais qu'importe!

La représentation du non amour, se matérialisait une fois de plus par ce partage grotesque, audelà de leurs vies. S'il fallait démontrer à quel point j'ai été banni tout au long de mon existence, la dernière preuve était ainsi faite. L'héritage fut distribué pour 2/3 au profit de Marie Thérèse. Mais là, n'est pas le plus important. C'est surtout le fait de n'avoir pas eu la tendresse et l'amour qu'un enfant était en droit d'obtenir de ses parents, qui est difficile à admettre. Que me restait-il à leur décès... quelques miettes et surtout un grand désarroi, une grande tristesse d'avoir vécu toutes ces années sans avoir été vraiment compris. Cette situation était, s'il le fallait un élément, une démonstration de plus pour me punir, d'avoir été le « fils d'un sale boche ».

Alors que j'expliquais mes sentiments, mon ressenti à ma soeur et toute cette peine d'avoir été « le vilain petit canard », elle m'a soutenu que je n'avais pas su apprécier Eugène et Germaine à leur juste valeur. Parce que malgré tout, j'avais toujours été leur préféré, disait-elle...! Ces propos étaient tristes à en pleurer! Fallait-il que ma sœur se mette à son tour à s'imposer en juge contre moi et contre cette naissance qui ne fut que tristesse tout au long de ma vie? Au-delà de la mort, Eugène et Germaine me faisaient, une dernière fois souffrir. Ces comportements participaient encore à me faire comprendre combien j'étais rejeté, de manière totale et définitive... En fait il me fallait payer la faute que Germaine avait commise dans cette usine de Klietz.

Que reste-t-il de mes interrogations?

Après avoir mieux cerné le contexte de l'Allemagne et avoir tenté de comprendre, je me pose encore et toujours les mêmes questions: Pourquoi Germaine est-elle partie travailler volontairement en Allemagne? Pourquoi Eugène, quand je n'étais qu'un gosse, m'insultait-il, en me répétant que j'étais le fils d'un Allemand, d'un sale boche? Pourquoi se sont-ils cachés à leur retour de l'Allemagne? Pourquoi n'ont-ils pas été acclamés, à leur retour à Liévin, comme tant d'autres? Mes explications, mes différentes découvertes en ont fait largement la démonstration.

Suis-je donc un « presque Allemand », si c'est le cas je n'en ai aucune honte, bien au contraire, j'en suis fier. Je souhaite même ardemment que ce soit la vérité, cette vérité qui m'a fait tant défaut toute ma vie. Néanmoins mon cœur est triste en même temps d'avoir compris tout cela si tardivement.

De tous ces évènements, il me reste au fond du cœur la douleur de la honte d'avoir eu des parents qui ont fait à la France un tel désaveu. J'ai été élevé, dans la seconde partie de ma petite enfance par des « volontaires » qui ont collaboré avec le régime hitlérien. Le mot est probablement trop fort de nos jours, mais je l'ai ressenti comme tel toute ma vie. Si j'ai éprouvé le besoin de raconter ces évènements c'est pour donner un sens à ma vie et à celle des milliers d'autres comme moi, qui ont vécu de telles souffrances. Ce devoir de mémoire devait être réalisé, au nom et pour tous ces résistants, ces hommes et femmes, tous plus ou moins anonymes qui ont laissé leur vie, tant en Allemagne qu'en France pour que les générations futures puissent vivre, comme moi, « libre » ?

Une reconnaissance.

Plus de 200 000 enfants de la guerre vécurent ces épreuves tant en Allemagne qu'en France. À ce stade, j'ai eu la chance de pouvoir découvrir la quasi-totalité des situations, des évènements et des personnages qui ont influé sur mes origines. Je suis heureux d'avoir eu la possibilité de mettre à jour chaque élément de cette aventure, pour comprendre. J'ai retrouvé une partie importante de mes racines, la ville où je suis né, avec la certitude d'être Allemand. Je ne suis plus cet anonyme que l'on a daigné reconnaître en 1946...Je suis un enfant d'Allemand, né en toute légalité mais non reconnu par ma mère à Klietz en 1945 et jusqu'en 1961; parce que j'ai été adopté par Germaine et Eugène le 29 mars de cette année là. Certes de nationalité allemande, je suis devenu par

adoption de nationalité française, ce dont je suis fier également, mais je ne veux surtout pas rejeter ma véritable origine.

Ma consolation

Les propos de certains, les affirmations des autres (mes grands parents), les recherches dans les archives françaises et allemandes, mes découvertes, et toutes ces traces retrouvées ont pris dans ce récit leurs véritables significations. Il me reste en mémoire une phrase particulière que j'ai de nombreuses fois entendue et méditée, en allant me faire consoler dans les bras de ma grand-mère, de ma vraie maman. Voici ce qu'elle disait, (en patois), pour me rassurer :

« Min tiot, t'in père, ch'est nin t'in père, t'es l'fils dech l'officier allemand... ». (Mon petit, ton père, n'est pas ton père, tu es le fils de cet officier allemand...).

Cette phrase a été pour moi une réelle consolation durant toute ma vie : ne pas être le fils d'Ujaine (Eugène). Mais de ces deux personnages, lequel en réalité a été le meilleur : Eugène ou Germaine ? Lequel a été le pire ? Celui qui moralement m'a fait souffrir toutes ces années ou celle qui m'a mis au monde pour m'abandonner de nombreuses fois au cours de ma vie et surtout au cours de ma tendre enfance.

Etre heureux

Pour être enfin heureux et enfin soulagé, il me faut découvrir le nom de ce soldat allemand. Est-il encore vivant, est-il mort à la fin de la guerre, a-t-il été déporté. Pourquoi n'était-il pas présent lors de ma naissance ?

EPILOGUE

Sans réellement m'en rendre compte, et jusqu'à la mort d'Eugène et de Germaine, j'ai organisé mon existence, au tour du thème « réussir vis-à-vis d'eux ». Une bonne partie de la réussite de ma vie a ainsi été dirigée par ce leitmotiv. Je devais leur prouver que même si j'étais le fils d'un « boche », que je n'étais pas un bon à rien, une lutte permanente contre eux a pu ainsi me donner le courage nécessaire pour affronter la vie. Après l'obtention de mes diplômes universitaires, dont malheureusement ils n'eurent pas connaissance, j'ai ajouté à mon parcours l'écriture d'un premier livre.

Mais un élément manquait au puzzle de ma vie. Il me fallait, pour pouvoir refermer le livre de mon vécu et enfin exister, relater ces épreuves, rechercher mes origines pour comprendre et expliquer ce lourd fardeau. Il me fallait extérioriser ces souffrances et les chasser de ma mémoire pour vivre. Sur les conseils de Pascale, mon épouse et d'autres personnes sensibilisées à mon parcours, j'ai donc décidé d'écrire « mon histoire » à l'intérieur de la « grande histoire », de faire ce devoir de mémoire pour ne pas oublier. Il me fallait témoigner, non seulement pour moi, mais pour les autres, pour tous ceux qui ont souffert et pour tous mes frères qu'ils soient blancs, noirs ou jaunes, chrétiens, musulmans ou juifs et pour ceux que j'aime, mes enfants, mes amis. Cette histoire a été très probablement vécue par bon nombre d'enfants de la guerre. Ils la subirent « chacun à leur manière, chacun selon ses propres souffrances ».

Après avoir exorcisé toute la douleur qui était enfouie au fond de moi même, ma mission arrive à son terme, mais mon questionnement reste malgré tout le même : pourquoi, avec ce que le monde savait à l'époque de toute cette barbarie perpétrée par le régime nazi à l'égard des Juifs et de tant d'autres peuples, Germaine a-t-elle choisi de participer à l'effort de guerre des armées nazies et de déserter la France ? Et pourquoi tous ces mensonges autour de mon existence ?

Ma récente adhésion à l'association « Cœurs sans frontières » m'a permis de retrouver les traces qui manquent au parcours de ma vie. Je sais qui je suis et d'où je viens. Mais au terme de ce livre, je pense avec respect à cette génération d'après guerre qui fut la mienne, à ceux qui ont souffert, à tous ces peuples martyrisés. Je pense à ce peuple allemand déchiré par tous ces évènements et qui doit vivre en ayant la plus horrible des histoires sur les épaules pour de nombreuses générations encore.

De ceci ressort le souhait, que malgré les tensions, les guerres, des hommes continuent à combattre l'adversité pour qu'au-delà des frontières, des êtres humains continuent à s'aimer afin de donner un sens à leur vie.

Le temps n'efface pas tout, et surtout pas la douleur subie à cause de toi Germaine et de toi Eugène, celui qui par « humanité » a souhaité me sauver d'une mort certaine, pour (sans t'en rendre compte) mieux me faire souffrir toute ma vie... Sans doute est-il plus sage maintenant, et certainement plus convenable, de mettre un terme à cette litanie de questions! Je crains d'ailleurs que, par lassitude ou par cynisme, ou tout simplement pour oublier — car l'amnésie reste peut-être la condition de survie à ce drame que fut le mien, qu'il est temps de tirer un trait sur cette période. Il me faut faire le deuil de tout ceci et arrêter de me poser de telles questions, surtout lorsque l'on a la chance d'être aimé par des êtres qui nous sont très chers. Je veux citer ici mes enfants et mon épouse.

La dernière version de ma naissance!

Il est temps pour moi d'écrire la dernière version de ma naissance, celle qui doit me permettre de te pardonner : « Tu es partie volontairement travailler en Allemagne en mars 1943, soit pour rejoindre cet officier allemand ou soit pour faire sa connaissance. En juillet 1944 tu as peut-être décidé de lui faire un enfant…ou était-ce purement le fruit du hasard, d'une rencontre éphémère… C'est ainsi que le 17 avril 1945 à 4 heures 20 tu m'as mis au monde dans cet hôpital, à Klietz et non pas dans un asile de fortune… Cette naissance n'est bien sûr pas passée inaperçue aux yeux des Allemands! Walter Lange, fonctionnaire Allemand à l'hôpital enregistre cette naissance. Sur les registres, il apparaît ton nom de dame Germaine Lesage, sans autre précision que la mention « le nom du père n'est pas mentionné »!

Quelques jours plus tard tu as voulu fuir l'Allemagne, sans rien dire à quiconque et surtout pas aux autorités allemandes de la mairie. Peut-être n'en as-tu pas informé mon véritable père! Tu participes alors à l'exode massif pour rejoindre les Américains. Avant de traverser le pont sur l'Elbe à quelques kilomètres de Klietz, tu m'abandonnes au pied d'un arbre. Tu as peur, tu me rejettes. Ton compagnon de route Eugène, qui t'accompagne pour cette ultime étape, malgré ton comportement, vient me récupérer et tu rentres (peut-être soulagée) en France deux mois plus tard. De mensonges en mensonges tu tisses une vérité qui te rassure. Il ne faut pas que l'on sache, jamais et surtout pas moi ton fils...

Je n'ai semble-t-il pas d'existence en Allemagne, et tu n'es donc même pas ma mère, puisque tu n'as pas voulu pas me reconnaître. Plus tard, tu me cacheras la vérité. Mais c'est sans compter sur la ténacité, la volonté de tout être humain de vouloir retrouver ses racines.... Le temps pour moi, pour toi a passé. Il m'a fallu attendre plus de 60 années pour rechercher et enfin trouver les explications de ma naissance.

Notre corps enregistre tout : c'est une mémoire fantastique, incroyablement vivante, à condition de savoir et de vouloir l'écouter. Avec le temps qui passait, cette mémoire m'adressait des signes que

je ne percevais pas, que je ne pouvais même pas percevoir. Une multitude de situations que je vivais parfois péniblement, sans bien en connaître les raisons, réactivaient des informations inscrites au plus profond de moi-même et s'exprimaient à mon insu.

Les bribes de cette période lointaine, que je ressentais (les bruits de la guerre, le vrombissement des avions, les cris, la peur), dans mon environnement quotidien, dans tes propos, tes attitudes envers moi ; elles faisaient émerger des sensations ou des images troubles et semblaient m'entraîner dans une seule direction, que je ne pouvais pas explorer : celle de retrouver un père allemand. Car j'ai toujours voulu le connaître, savoir qui il était en dehors du terme de « sale boche » ; ce père auprès duquel j'aurais aimé aussi me blottir pour me faire consoler et trouver l'apaisement.

Mais en terminant ces lignes je revois tous les évènements de cette fichue guerre, de sa préparation en 1923 à sa fin en 1945. Je rage des souffrances que des millions de gens ont vécu, et je pleure pour obtenir leur pardon pour toi ma mère et pour moi, car la douleur et la honte de ton infamie m'horrifient encore. Pour toutes ces souffrances et toutes ces interrogations, dois-je te pardonner pour m'avoir fait tant souffrir, moi le fils de ce « sale boche » dont le père était vraisemblablement un des officiers allemands que tu as aimé dans cette usine d'armement ? Difficile à imaginer un tel pardon si le deuil de tous ces évènements ne peut être totalement fait et pourtant je le souhaite comme pouvant devenir une véritable thérapie afin de trouver le repos et mettre un terme à ma quête.

De toutes ces recherches, de tous ces vécus, de toutes ces découvertes, une chose est certaine, comme moi, vous qui avez peut-être été bouleversés par de tels évènements dramatiques, soyez sereins. Ne reniez pas le passé, affrontez-le avec dignité. La paix de l'âme est à ce prix. N'ayez pas honte de rechercher vos origines et de les retrouver aussi tristes soient-elles... vous n'y êtes pour rien et le fait d'exister vaut bien toutes les souffrances morales du monde. Comme moi, affrontez votre passé désormais avec beaucoup de sérénité, de fierté et d'honneur pour ne penser qu'à l'avenir... être reconnu comme un véritable enfant de l'Allemagne et de la France.

MON RETOUR AUX SOURCES - AOÛT 2009

A ce stade, quelle joie de pouvoir faire partager ces découvertes avec mes proches, avec ceux que j'aime. Je vais faire en sorte de retourner à Klietz pour découvrir le lieu de ma naissance. Mon histoire prend forme réellement et je vais avoir enfin des origines, comme tout un chacun. La ville de Klietz pourra-t-elle lever ce dernier voile, sur celui qui fut réellement mon père ? Est-il encore vivant, est-il mort à la fin de la guerre, a-t-il été déporté. Pourquoi n'était-il pas présent lors de ma naissance et pourquoi n'est-il pas mentionné à l'acte de ma naissance ? Mais il me semble que cette ultime découverte devient avec le temps impossible à découvrir.

Il est donc temps pour moi d'écrire la dernière version de ma naissance, celle qui doit me permettre de te pardonner. Tu es partie volontairement travailler en Allemagne en mars 1943. Cette aventure incroyable que tu as vécue et que tu m'as fait vivre nous a plongés tous les deux dans un univers de folie, d'extrêmes et de paradoxes.

Le départ – 18 août 2009

Cette fois-ci plus aucun doute je pars vers l'Allemagne. Inquiet, anxieux de ce que je vais trouver, je prends la route ce matin en direction de Klietz. Il est 8 heures. Les villes défilent de plus en plus vite tout au long de notre route. Pascale, mon épouse, m'accompagne dans cette ultime quête. Nous traversons très vite la Belgique, puis la Hollande. Voici enfin l'Allemagne. Après Venlo, nous

rencontrons Duisburg, Dortmund, Hannover, Brauschweig, Magdeburg. Tous ces noms n'évoquent dans mon esprit aucun souvenir personnel, sinon des régions, des lieux historiques et économiques de l'Allemagne.

Le pont de Fischbeck.

Cela fait déjà plus de 800 kilomètres que nous venons de parcourir, quand tout à coup mon cœur commence à battre la chamade. Les premiers panneaux indicateurs mentionnent la direction de Klietz. Il est environ 16 H 45 quand soudain se dessine un pont, énorme, gigantesque, majestueux... il surplombe l'Elbe.

Nous apprendrons par la suite qu'il a remplacé le vieux pont (Alte Elbebrücke) détruit à la fin de la guerre et qui relie la ville de Tangermünde d'un côté où étaient stationnées les troupes américaines et de l'autre la ville de Fischbeck où étaient installées les armées allemandes avant l'arrivée des troupes russes. C'est par ce vieux pont que s'effectuera l'exode des populations de la région de Stendal (Klietz, Saudau, Havelberg, Fischbeck, Kamern, Schönfeld, Wulka, Wust et Schônhausen - ville qui aura par la suite des conséquences inattendues).

*Klietz.*Les panneaux indicateurs et significatifs de la ville de Klietz apparaissent sur fond jaune.



La route quelque peu fatigante me paraît tout à coup plus facile, légère et sans importance. La délivrance est au bout du chemin. Les quelques dizaines de kilomètres qui nous reste à parcourir nous semblent terriblement longs à effectuer. Ce qui est magnifique sur cette fin de trajet ce sont les traversées de ces immenses forêts de chaque côté de la route vers Klietz. Au bout de cette longue ligne droite sans fin, au détour d'un virage, un panneau nous indique l'entrée de la ville. Mon émotion est à son comble. Enfin voici cette ville qui m'a vu naître. Elle existe donc bien contrairement aux allégations de Germaine qui me disait qu'elle avait été totalement détruite sous un déluge de bombes américaines. Je vais donc pouvoir connaître la vérité. Je suis si impatient.

Nous franchissons les quelques centaines de mètres après l'entrée de la ville. Une première difficulté se présente, je cherche désespérément la mairie où j'ai rendez-vous avec Herr Jürgen Masch, maire de Klietz. Dans un langage quelque peu haché, un habitant de Klietz nous demande de le suivre en voiture chez une habitante qui se nomme Frau Marsch à environ 1 kilomètre du centre ville, pensant que c'est elle que nous recherchons. Explications fournies, il s'avère qu'elle n'a rien de commun avec le maire. Qu'à cela ne tienne, elle se propose de nous emmener à nouveau à la mairie. Elle nous fait comprendre de la suivre et part devant nous en bicyclette.

Nouveau contretemps, l'heure du rendez-vous que j'avais obtenu avec le maire de Klietz est largement dépassée. Mon correspondant allemand, professeur de français à Havelberg, Torsten Petzold, qui doit nous prendre également en charge, m'indique par téléphone que l'heure du rendez-vous était prévue à 15 heures et non pas 17 heures. Déçu de ce contre temps et de mon incompréhension, il me faut envisager un nouveau rendez-vous pour demain. Mais c'est compter sans l'obstination de cette charmante dame (à bicyclette), qui voyant mon désarroi se propose d'utiliser mon téléphone portable pour discuter avec mon correspondant Torsten, afin de pouvoir retrouver le maire de Klietz, qui compte tenu des circonstances accepte de revenir pour nous accueillir.

Le maire de Klietz.

Les congratulations de circonstances passées, Herr Jürgen Masch, maire de Klietz, nous accueille dans la grande salle du conseil et indique qu'il met toutes ses archives et autres documents à ma disposition. Peu de temps après, Torsten arrive et la discussion se déroule beaucoup mieux. J'en profite pour faire de nombreuses photographies des divers documents d'archives de la période de 1943 à mai 1945. J'apprends ainsi que les véritables archives d'Etat Civil se trouvent à la région administrative à Sandau (Elbe) et que c'est Frau Ramona Bengsh qui s'occupe des recherches historiques. Un peu déçu de ne pouvoir consulter immédiatement les archives de ma naissance, Torsten nous précise qu'il a déjà pris rendez-vous pour le lendemain matin avec cette responsable.



De gauche à droite : Herr Jürgen Masch, maire de Klietz – Armand Pouille

Première soirée à Klietz.

Sur ces bonnes nouvelles Herr Jürgen Masch nous propose de dîner ensemble chez son amie Elke, qui tient l'auberge de Klietz. La soirée est délicieuse. Je suis sur un nuage... Je suis enfin à Klietz! Quelques heures plus tard, Torsten nous emmène ensuite à Havelberg, dans une pension de famille

où il nous a réservé une chambre. Après une nuit agitée où tant de choses se bousculent dans ma tête je suis prêt tôt le lendemain à découvrir le plus important.



19 août 2009 - Mon acte d'Etat Civil Allemand.

Quelques kilomètres séparent Havelberg de Sandau. Après une courte recherche dans ce grand bâtiment administratif, je rencontre Frau Ramona Bengsh. Le contact a été très agréable et plein de sollicitude. Il émanait de cette dame beaucoup de compréhension, de douceur et de compassion envers moi.

Après avoir écouté attentivement mes demandes par l'intermédiaire de Torsten, elle me présente un très grand registre d'Etat Civil où sont notées d'une très belle écriture à la plume, toutes les naissances de l'année 1945. A la naissance n° 35, j'ai la joie de lire que je suis bien né le 17 avril 1945 à 4 heures 20 avec le prénom Armand, d'une mère qui se nomme Germaine Lesage. Je suis né effectivement dans l'hôpital de Klietz qui était situé dans l'un des 900 bunkers appartenant à la Kommandantur des armées qui gardait l'usine d'armement. A l'emplacement du nom du père, celui-ci n'est pas mentionné. Il faut préciser qu'à cette époque l'identité d'un militaire allemand qui avait eu une relation continue avec une prisonnière ne devait pas apparaître. Le secret le plus absolu était de rigueur, selon les directives de Himmler, si par ailleurs naissait un enfant de cette relation.

Frau Ramona Bengsh, me précise que si le père avait été Français, le nom du père aurait été mentionné. Preuve est ainsi faite que mon père était bien cet officier allemand, dont me parlaient mes grands parents quand j'étais petit. Malheureusement je ne connaîtrais pas son identité. A cet instant, je me remémore les propos de mes grands parents qui me disaient « ne t'en fais pas ton père (Eugène) n'est pas ton père, tu es le fils de l'officier allemand ».

A la lecture de mon acte d'Etat Civil, les larmes me montent aux yeux, mon cœur bat à toute vitesse. Le chagrin, la tristesse de tout ce temps passé dans le mensonge se mêlent à mon immense joie d'avoir retrouvé mes racines. Je suis bien le fils de cet officier allemand. Je ne suis pas le fils d'Eugène, celui qui m'a battu durant toute mon enfance en m'insultant d'être le « fils de ce sale Boche ».

Acte d'Etat Civil: L'original.

Pendant que Torsten explique à Frau Ramona Bengsh les circonstances de mon vécu, l'abandon par ma mère au pied d'un arbre au cours de l'exode d'avril 1945, sa soit disante marche à travers toutes les forêts allemandes pour rejoindre la France; je redécouvre, sur mon acte de naissance (original), ce qui m'avait été précisé, à savoir que ma naissance a été transcrite par Herr Walter Lange (employé à l'hôpital de Klietz en avril 1945), le 3 septembre 1945 sous le n° 35/1945.

C'est lui qui a constaté cette naissance, dont la mère se nommait Germaine Lesage, et dont le prénom était Armand ou Hermann en allemand. Cette naissance a eu lieu à 4 heures 20 (et non pas 16 heures 15) dans l'hôpital du bunker militaire. Je ne suis donc pas né dans un asile de fortune et ma naissance n'est donc pas passée inaperçue comme indiqué sur mon acte de reconnaissance français de mars 1946.

J'ai une véritable identité allemande sous le nom d'Armand Lesage, et suis de ce fait bien d'origine allemande (par ailleurs né d'une mère dont l'identité française n'est pas indiquée). Après avoir lu et relu cet acte d'Etat Civil, qui fait de moi un Allemand, mon esprit revient peu à peu à la réalité du moment.

L'émotion qui me bouleverse est visible et délicatement Pascale me met la main sur mon épaule pour me faire comprendre qu'elle est de tout cœur avec moi en ces instants exceptionnels. Elle m'apporte un immense réconfort et me soulage de cette détresse qui m'envahit malgré tout.

Je ne peux retenir quelques larmes. Je regarde autour de moi et je constate que mes sentiments sont compris. Après les explications de Torsten sur mon vécu, sur mes souhaits, mes attentes de découvrir mes racines, Frau Bengsh ne peut retenir son émotion. Avec ses yeux également pleins de larmes, tout son être me fait comprendre combien elle se sent heureuse de contribuer à ma joie pour cette découverte. Je sens chez elle, la tendresse d'une maman, ce qui me réconforte. Mon cœur se serre un peu plus au point de m'empêcher de parler. Frau Ramona Bengsh me remet alors quelques photocopies de mon acte de naissance qu'elle avait préparées. J'en profite pour faire de nouvelles photographies.

Puis vint le moment du départ. Frau Ramona Bengsh me serre très fort sur son cœur. J'aurais voulu rester encore et encore auprès de cette dame, pour lui demander d'autres détails, mais je ne pourrais pas en apprendre plus. D'autres rendez-vous m'attendent. J'ai besoin de connaître d'autres détails, d'autres événements de cette période. Ma soif de recherches est insatiable... Je veux tout savoir, tout connaître et tout comprendre. En quittant Sandau et son administration je sais maintenant que je ne suis plus cet inconnu qui a commencé à « exister » à partir de mars 1946 après la reconnaissance de celui qui va être en quelque sorte mon bourreau pour de nombreuses années de ma jeunesse.

Tant de compréhension et de compassion.

La gentillesse de tous ceux qui jalonnent mon parcours en Allemagne est tout simplement exceptionnelle et surprenante. Tant de compréhension, de compassion me touchent et me bouleversent profondément. Tout mon être est tendu vers cet amour que tous me témoignent. J'ai envie de crier à la face du monde combien je suis heureux, de cette joie indicible qui vous fait affronter les pires difficultés, déplacer les montagnes. J'imagine mon retour en France pour me retrouver avec ceux qui m'attendent et que j'aime. Quelle joie de pouvoir leur faire bientôt partager mes découvertes et leur transmettre mes émotions. J'ai mon véritable acte de naissance!

A la découverte de Klietz.

Le reste de la journée se passe à découvrir Klietz et les environs. Nous regardons les quelques maisons de l'époque, le vieux moulin restauré, l'imposant lac où étaient situées les baraques des prisonniers. Nous parcourons une partie de cette forêt de 3 500 hectares qui abritait l'usine d'armement qui désormais est occupée par une unité importance de blindés allemands. Désormais cette ville de Klietz est ma ville. Demain j'espère découvrir d'autres éléments relatifs aux conditions de vie de 1943 à 1945.



20 août 2009 - Premier contact

A la découverte des circonstances.

Il est 11 heures du matin, un bref coup de sonnette à la porte de cette très jolie ferme et le fils de Frau Berendt, Carsten, nous accueille avec un large sourire et des yeux pleins de malice. Il nous guide vers le salon où Frau Berendt nous attend. Après avoir pris place confortablement, Torsten, lui donne l'essentiel des explications de ma venue en Allemagne. Son sourire s'éclaire. Fièrement elle nous présente un magnifique album de photographies, où l'on retrouve tout ce qui concerne les événements de la période 1943 – 1945. Elle nous explique qu'à cette époque, elle était âgée de 12 ans. Elle nous évoque de nombreuses anecdotes avec les prisonniers français qui travaillaient dans sa ferme. Elle nous parle de l'interdiction formelle de côtoyer les prisonniers de l'usine d'armement... De temps à autre elle s'arrête de parler comme pour remettre ses idées en place.

La nostalgie de l'époque.

On voit dans ses yeux qui brillent comme une certaine nostalgie de l'époque qui passe furtivement. Elle est en train de revivre, par mes questions, des moments agréables de jeune adolescente, mais aussi des moments tristes. Ses yeux s'assombrissent quand elle évoque le départ des Français pour le premier camp de transit pour la France. Avec son cœur et ses propres sentiments, elle nous explique que de nombreuses amitiés s'étaient nouées au fil des mois et des années... La séparation a été pour certaines personnes, une déchirure longue à cicatriser.

Le carnet intime.

Fièrement elle nous montre le petit carnet intime qu'elle a rédigé de manière scrupuleuse, au cours de ces années de guerre, en y relatant ses joies et ses peines. Elle nous livre toutes ses émotions

avec beaucoup de pudeur et de tendresse. Elle évoque quelques courriers qu'elle a reçus de France, bien après la guerre. Je devine chez elle, des regrets profonds.

Le 1^{er} camp de rapatriement à Schönhausen.

Les questions fusent et c'est avec beaucoup de compréhension qu'elle y répond. Elle nous parle de la fabrique de munitions gardée par des militaires, les baraques où habitaient les prisonniers. Il y avait celles des hommes (environ 1 500 prisonniers) et celles des femmes situées plus à l'écart (environ 800 prisonnières), toutes dispersées autour du lac. Et puis tout d'un coup, elle nous reparle de ces trois soldats français. Son visage s'assombrit quand elle évoque de nouveau leurs départs ce 3 juin 1945, c'est écrit dans mon carnet nous dit-elle! Ils sont partis pour Schônhausen avant de prendre l'avion à Dessau pour Paris le 8 juin 1945.

L'exode d'Avril - Mai 1945.

La conversation évolue quand je lui parle de l'usine et des prisonniers. Que sont-ils devenus ? L'usine a-t-elle été bombardée ? Non, me dit-elle, le seul bombardement qu'il y a eu sur Klietz, c'est un tir d'artillerie qui s'abattit le 20 avril 1945 sur les faubourgs de Klietz, suite à la manifestation de pro nazi voulant fêter l'anniversaire de la naissance d'Hitler...Dès ce moment là ce fut la fuite, l'exode massif de la population ajoute-t-elle.

La fuite.

Au cours de cette évocation par Frau Berendt, mon imaginaire reprend le dessus. Car c'est probablement ce qui a dû arriver à Germaine. Tu as voulu fuir l'Allemagne, sans rien dire à quiconque et surtout pas aux autorités allemandes. Peut-être n'en as-tu pas informé mon véritable père! Tu as voulu comme tous les autres rejoindre les Américains en passant par Fischbeck pour franchir l'Elbe à Tangermünde.

Evocation du 1^{er} abandon.

Comme la plupart des prisonniers tu traverses à pied plusieurs forêts (et non pas toutes les forêts d'Allemagne jusqu'au poste frontière du Nord de la France à environ 900 kilomètres). Tu arrives à Fischbeck sur les bords de l'Elbe pour franchir le seul pont encore en état, parait-il, afin de rejoindre les troupes américaines. Mais malheureusement ce pont qui relie Fischbeck à Tangermünde a été détruit le 12 avril 1945. Qu'importe, il te faut rejoindre à tout prix les troupes alliées. Tu crains pour ta vie, tu as un enfant allemand dans tes bras. Mais avant de traverser le pont sur l'Elbe à une vingtaine de kilomètres de Klietz, tu m'abandonnes au pied d'un arbre ou on t'oblige peut-être à m'abandonner! Tu as peur, tu me rejettes. Ton nouveau compagnon de route, Eugène, qui t'accompagne pour cette ultime étape, viendra me récupérer beaucoup plus tard, j'ose espérer sur ta demande.

Le vieux pont est détruit.

Et tu fais alors ce que toute une population hétéroclite (civils et militaires allemands) tente de faire : franchir ce pont détruit vers la liberté en t'agrippant du mieux que tu le peux (voir photos en annexe). Certains y laisseront la vie, ceux qui ont tenté de franchir l'Elbe à la nage et ceux qui tomberont du haut de ce pont.

Et c'est ainsi que tu rentreras en France deux mois plus tard par le camp de rapatriement de Nancy. De mensonges en mensonges tu tisses une vérité qui te rassure. Il ne faut pas que l'on sache, jamais, et surtout pas moi ton fils...Tu es persuadée que je n'ai pas d'existence en Allemagne, et tu n'es donc même pas ma mère, puisque tu n'as pas voulu pas me reconnaître. Ce qui expliquera la mention, me concernant, qui a été barrée sur le document de rapatriée du 03 06 1945.

Les soldats russes.

Et puis tout d'un coup comme un bref retour en arrière sur ces événements douloureux vécus en tant qu'adolescente, Frau Berendt me fait sortir de la torpeur qui m'envahit. Elle nous raconte un détail très important concernant sa maman avec l'un des prisonniers français de la ferme. « Nous sommes le 5 mai 1945, dit-elle et les Russes sont arrivés et ont remplacé les soldats polonais. Ils cherchaient tous des bijoux, de l'or et surtout des montres. L'un deux s'approcha, menaçant, vers ma mère, nous dit-elle encore toute bouleversée à cette évocation. Il lui a demandé où elle avait caché sa montre. En hurlant, il lui dit « si tu ne me la donnes pas, je te tue! ».

Alors à la surprise générale, l'un des prisonniers français entoura ma mère de ses bras, en criant au soldat russe, qu'elle était sa « femme ». Les Français étaient respectés par l'armée russe... celui-ci acquiesça d'un geste significatif à l'intention de ma mère faisant ainsi comprendre qu'il avait admis cette situation et qu'il ne lui ferait aucun mal ».

Pour Frau Berendt, les années ont passé, mais les explications qu'elle nous donne lui procurent une forte douleur, vite réprimée par ma présence. Enfin un autre français dit-elle en adressant un regard plein de tendresse à mon égard. Tous ses souvenirs, toute cette époque, lui reviennent en bloc. Elle est intarissable sur le sujet. Elle nous montre quelques lettres des anciens prisonniers français en précisant « je les relis régulièrement, pour ne jamais oublier ».

Sur ce dernier échange et après avoir parfaitement évoqué l'exode de toute la population de Klietz et des environs, nous convenons de nous retrouver chez elle dimanche 23 août en présence de deux amies qui ont-elles aussi vécues cette période et plus particulièrement cette journée du 17 avril 1945.

21 août 2009 - Le nouveau pont.

Nous profitons de cette très belle journée ensoleillée d'août pour revoir ce fameux nouveau pont (neuebrucke) qui chevauche l'Elbe entre Fischbeck et Tangermûnde. Il est très impressionnant dans toute sa beauté métallique. Nous roulons doucement en le traversant et l'on observe parfaitement la liaison qu'il permet entre ces deux villes. Sur le chemin du retour nous dévorons du regard le paysage de ces forêts immenses qui nous ouvrent les bras. Les arbres que nous découvrons tout au long de notre route nous semblent immenses.

Le poisson de rivière.

Au cours de notre retour, de nouveau ces grands panneaux jaunes nous indiquent la proximité de Klietz. Torsten nous y attend et nous informe du rendez-vous du lendemain. Après une soirée forte agréable dans une petite auberge où le poisson de rivière est roi, nous dégustons un délicieux repas réalisé par un chef d'une très grande renommée. Au cours du repas, nous évoquons avec Torsten, toutes nos découvertes et notre rendez-vous du lendemain. Un peu fatigués, mais contents, nous rentrons sur Havelberg.

22 août 2009 - Heinz, ancien militaire blessé sur le front russe.

Il est environ 11 heures quand nous faisons la connaissance de Herr Heinz Riehnscherf avec son grand fils Michäel dans cette coquette maison située à côté de l'Hôtel des Pompiers de Klietz. Avec beaucoup de pudeur nous montons les escaliers du premier étage qui mènent à la chambre de Heinz, son domaine réservé. Très vite la conversation s'engage sur la période de guerre 39-45.

Ancien militaire âgé maintenant de 87 ans, il évoque en particulier l'année 1941. Année où il perdit sa jambe droite sur le front russe, dans le Caucase. Discrètement il nous explique son vécu

militaire et la période terrible qu'a été la campagne de Russie. Il nous parle de son retour à Klietz en Octobre 1944, après avoir passé 3 années dans différents hôpitaux pour soigner sa jambe.

Les études d'ingénieur en bâtiment qu'il a poursuivit avant la guerre lui permettent d'être affecté à Klietz comme technicien en bâtiment. Avant de nous parler de cette fameuse journée du 20 avril 1945, au cours de laquelle eut lieu un tir d'artillerie réalisé par les troupes américaines situées de l'autre côté de l'Elbe juste en face de Klietz, il nous précise que pendant cette période les habitations des officiers étaient également situées le long du lac et proches de l'usine d'armement.

Les logements des prisonniers.

Mes questions relatives aux logements des officiers et des prisonniers se font de plus en plus pressantes et précises. Il comprend parfaitement le sens de mes questions et le but que je souhaite atteindre : connaître le nom de cet officier qui a été mon père. Il me confirme ce que je savais déjà par Frau Berendt à savoir que les hommes et les femmes logeaient dans des baraques séparées, assez proches du camp. Selon Herr Heinz Riehnscherf, si Germaine a fréquenté un officier, ce qui est plus que probable, elle devait loger dans une de ces maisons particulières affectées à ces militaires.

Le début de l'exode (Mahlitz ou Fischbeck).

Après avoir parlé du jour de ma naissance, qui ne lui évoquait aucun événement militaire particulier; il souhaite nous évoquer cette fameuse journée du 20 avril 1945, là où se déroulait le défilé militaire. Après avoir confirmé les propos de Frau Berendt, il nous indique que l'aviation américaine a bombardé le secteur ouest de Klietz. L'usine d'armement n'a pas été inquiétée. A cet instant, Heinz nous rajoute discrètement que les Américains ne voulaient pas détruire cette usine car ils y avaient quelques intérêts financiers. Ce fut pour lui le début de l'exode. La population partait en direction des Américains par Fischbeck et par Mahlitz à travers champs à la rencontre des polonais. Il en profite pour nous rappeler que les troupes américaines et russes se sont retrouvées pour faire leur jonction à Torgau, le 25 avril 1945, sur un pont qui franchissait l'Elbe.

Klietz, le 5 mai 1945.

Les armées allemandes se sont battues pour défendre Klietz jusqu'au 5 mai 1945 avec les militaires qui gardaient l'usine d'armement. Mais ce sont les troupes polonaises qui gagnèrent l'affrontement contre l'armée allemande nous précise-t-il. Les troupes russes remplaceront les troupes polonaises et s'attribueront à tort la victoire et la libération de Klietz. Effondré par la douleur de revivre ces instants terribles, il nous précise que les Russes ont réalisé de nombreux pillages, des viols et des massacres dans tout le secteur et que bon nombre de militaires et surtout les officiers furent emmenés en Sibérie.

L'hôpital militaire.

Heinz nous parle ensuite de l'hôpital militaire situé dans un des 900 bunkers de l'usine souterraine d'armement. Cet hôpital était dirigé par de nombreux médecins et personnels médicaux. Ils furent tous emmenés en Sibérie comme prisonniers, sauf le docteur Keiser (médecin accoucheur) qui s'occupa de soigner de nombreux blessés de la guerre au cours des derniers affrontements. Herr Walter Lange, nous précis-t-il faisait partie du peu de personnel encore à l'hôpital. C'est lui qui a enregistré ma naissance sur son carnet comme trois autres naissances de cette période.

Avant de clore cet entretien avec Heinz, une dernière question me brûle les lèvres, évoquer l'affectation en qualité d'interprète d'Eugène durant la fin de cette guerre, 1944/1945. Cette affectation m'a été relatée par Eugène à de nombreuses reprises au cours de mon enfance. Heinz précise que cela a pu être possible parce que Germaine devait avoir des relations privilégiées avec

un des militaires qui était affecté à la garnison de cette usine. Le poste d'interprète à l'époque était très recherché, nous précise-t-il.

La joie sur le visage de Heinz.

Et puis un sourire de soulagement apparaît sur son visage. Il est tellement content de nous avoir renseigné du mieux qu'il le pouvait sur ce passé douloureux encore si proche pour lui et pour moi.



Il accepte bien volontiers de passer à la séance photos et pour la seconde fois au cours de ce séjour nous tombons dans les bras l'un de l'autre en congratulations interminables, comme si cette complicité qui venait de naître entre nous ne devait jamais se terminer. Ses yeux brillent de tant d'émotions contenues que notre séparation en devient douloureuse, bouleversante, et pesante à la fois.

Emotion forte et tristesse.

Un dernier regard en arrière pour retenir dans ma mémoire cet instant d'émotion forte et notre voiture disparaît en direction du centre ville de Klietz. Le silence qui règne alors dans le véhicule devient difficile à supporter pendant quelques minutes. Mais le besoin de découvrir mes origines ou tout au moins de les compléter se fait de nouveau sentir il me faut continuer cette route sur laquelle je me suis aventuré. J'ai besoin de trouver d'autres éléments de cette époque.

22 août 2009 - A la recherche du vieux pont.

Nous profitons de cet après midi sans rendez-vous pour chercher plus précisément ce vieux pont, « alte brucke ». Nous quittons Klietz pour Fischbeck, ville située près de Tangermünde de l'autre côté de l'Elhe.

Première méthode pour rentrer en France

Nous traversons Schônhausen, là où se situait le premier camp de rapatriement pour les prisonniers français. Au détour d'un chemin, et de manière totalement inattendue, à la sortie du centre de la ville nous apercevons sur notre droite de très vieux bâtiments alignés correctement. Ces bâtiments relativement bas, surmontés de plusieurs orifices devaient permettre l'aération dans

ces baraques. Ces dernières sont longues d'environ 50 mètres chacune. De vieilles portes en bois de couleur gris et noir, ferment ces bâtiments. Mon imagination débordante devant toutes ces baraques, me fait imaginer qu'une population assez conséquente a pu y loger avant de partir vers Dessau pour ensuite monter à bord d'un avion en partance pour Paris. De la route, nous voyons qu'il reste une dizaine de baraques désormais occupées par une très grande exploitation agricole. Ce qui nous a été confirmé par Frau Berendt et ses amies, si ces bâtiments correspondent à ce camp (ce dont nous n'avons pas la certitude), ils permettaient aux prisonniers un retour sur Paris uniquement. Les photos de circonstance prises, nous reprenons notre route vers Fischbeck.

Deuxième méthode pour rentrer en France

Après avoir traversé une seconde fois le nouveau pont, nous nous dirigeons cette fois-ci vers le centre-ville de Tangermünde. C'est une très jolie ville, importante et située sur les bords de la rive droite de l'Elbe, juste en face de Fischbeck. Malgré nos recherches attentives nous ne retrouvons aucune trace de l'ancien pont détruit le 12 avril 1945 par les troupes américaines. Nous nous enfonçons au cœur de la ville en cherchant vainement sur la gauche l'indication qui nous permettrait de découvrir cette rivière.

Marion et la rivière.

Nous descendons de voiture pour essayer d'entrevoir la rive droite de l'Elbe quand à cet instant précis, la chance, une nouvelle fois, nous sourit. Les petites rues que nous découvrons nous emmènent vers ce qui nous semble être la direction de la rivière. Là, une dame relativement âgée est accoudée à sa fenêtre face au trottoir où nous nous sommes garés avec notre véhicule, Frau Marion Kroll. Elle nous renseigne gentiment et nous propose de nous emmener sur les lieux où se situait ce vieux pont détruit, cet « alte brucke ». Tout au long du trajet que nous parcourons avec elle, d'une allure assez lente ; elle nous raconte qu'elle a vécu l'exode de toute cette population qui fuyait en direction des troupes américaines.

Au détour d'une ruelle nous découvrons l'immensité de la rivière. Sans nous en rendre compte, tellement préoccupés par cette vision, nous arrivons sur la berge, face à Fischbeck. Marion nous indique que le pilier du pont se trouvait approximativement à cet endroit, face à face avec l'église de Fischbeck et l'église de Tangermünde.

L'Elbe nous semble très belle et majestueuse dans sa teinte bleu nuit et triste à la fois à cause de cette nostalgie profonde qui nous enveloppe au souvenir de cette période dramatique.

1945, les bords de l'Elbe à Tangermünde.

Elle avait une quinzaine d'années à cette époque quand le pont fut détruit nous dit-elle. Marion, avec forces détails nous conte alors l'histoire de tous ces malheureux qui essayèrent de franchir le pont détruit en venant de Fischbeck. Hommes, femmes, enfants, bébés, jeunes ou vieux, civils ou militaires faisaient des efforts désespérés pour emprunter ce pont tordu et tenant debout par endroit que par miracle. Très perturbée au récit de ces souvenirs elle nous décrit la vision des civils qui à bout de force tombaient dans cette eau noirâtre et glacée et où ces soldats blessés ou morts étaient installés au bord de l'Elbe.

Le registre des naissances à Tangermünde.

Du flot incessant d'évacués se trouvaient les mamans avec leurs bébés. Elle nous précise qu'ils étaient pris en charge après le passage du pont et qu'ils étaient emmenés dans un bâtiment qu'elle veut nous montrer absolument car totalement intact et transformé en appartements collectifs. Elle

nous précise que les mamans et leurs bébés se faisaient enregistrer généralement à leur arrivée à Tangermünde, soit sur les registres du temple pour les personnes protestantes, soit à l'église pour les catholiques.

Mais comme si elle pressentait un déroulement différent me concernant, elle nous dit que certaines personnes ne s'étaient probablement pas fait répertorier pour des motifs ou des circonstances qui étaient susceptibles de leur nuire. Ensuite les populations concernées, les prisonniers français notamment, étaient dirigées vers les troupes américaines qui s'occupaient de leur retour en France, vers le camp de rapatriement n° 39 qui était situé à Nancy.

Le pasteur Richard Perner.

La chance de nouveau continue à nous sourire. En nous dirigeant vers le temple protestant, nous apercevons le pasteur Richard Perner qui nous ouvre les portes de sa maison située à côté du temple. Après que Frau Marion Kroll, lui explique le but de notre visite, le pasteur nous invite à venir consulter les registres des naissances de Tangermünde et de Klietz, pour cette période d'avril et mai 1945. En vain, notre recherche reste infructueuse, nous ne trouvons aucune trace concernant ma mère Germaine Lesage et l'enfant qu'elle avait avec elle.

Après avoir pris congé du pasteur, nous reconduisons Frau Marion Kroll chez elle. Rendez-vous est pris pour une ultime recherche avec elle, pour le 24 août 2009, date prévue de notre voyage du retour. Elle se propose de nous emmener ce jour là, jusqu'au presbytère afin de consulter d'autres registres de naissances. Arrivés devant chez elle, elle nous indique quelle nous remettra plusieurs documents de l'époque de cet exode. Elle se fait fort de retrouver de vieilles photos de ce vieux pont. Une certaine tristesse transparaît en évoquant ses derniers propos et à l'évocation de tous ses souvenirs. Tout en prenant congé, une joie sincère apparaît dans son regard à l'idée de pouvoir nous revoir très bientôt.

22 août 2009 au soir - Nous empruntons le chemin du vieux pont.

Avant de rentrer vers Klietz, après avoir quitté Marion à Tangermünde, nous décidons de retrouver les traces de ce vieux situé sur l'autre rive, en face, à Fischbeck. Au cours de notre quête pour retrouver les traces de ce vieux pont, toutes les personnes que nous avons rencontrées, jeunes ou vieilles, nous dissuadaient plus ou moins de chercher un quelconque édifice. Il n'y a plus rien à voir, plus aucune trace, plus de chemin nous disaient-elles.

Il n'y a que l'eau à laquelle on ne peut accéder! Bien sûr elles étaient loin de se douter des raisons de ma motivation à rechercher ce pont « imaginaire » dans mon esprit alors que toute cette population s'efforçait, depuis plusieurs dizaines d'années après, d'oublier cette époque dramatique.

Notre périple nous entraîne aux abords de la rivière, juste après l'entrée de Fischbeck, par un chemin assez chaotique, dont l'état actuel remonte aux origines de la période d'avant guerre. Le chemin en pierraille qui serpente à travers champs est assez difficile à parcourir. C'est au bout de un à deux kilomètres que nos efforts sont récompensés. Nous atteignons la rive gauche de l'Elbe, juste en face de Tangermünde. Au travers les roseaux qui forment une barrière infranchissable pour atteindre la rive de l'Elbe, une trace nous guide exactement à l'emplacement même d'un des piliers du pont qui enjambait la rivière. L'emplacement du pilier est imposant avec tous ces pavés bien réguliers qui couvrent sur plusieurs mètres carrés cette immense surface.

En face, la ville de Tangermünde.

C'est avec une joie pleine d'émotion que nous découvrons dans la pénombre qui commence à nous envelopper, la ville de Tangermünde se dessiner de l'autre côté de l'Elbe. De ce côté-ci la rivière nous apparaît d'une couleur sombre et tourmentée comme si elle voulait nous rappeler les jours dramatiques de l'exode. Imaginer devoir traverser cette rivière à la nage, dans les circonstances que l'on connaît, nous fait frissonner.



Les minutes passées sur cet emplacement sont horriblement longues et beaucoup d'images pénibles nous viennent à l'esprit et nous font frémir à l'évocation de ce terrible parcours qu'a dû réaliser toute une population en quête d'une protection et d'une liberté bien légitime. Nos sens exacerbés par nos réflexions nous donnent l'impression que dans le lointain, gronde encore le bruit assourdissant des tirs d'artillerie. Non, heureusement, ce ne sont que les battements de nos cœurs qui s'accélèrent à cette évocation.

Les troupes américaines.

Plongé dans mes pensées en imaginant cette épopée de 1945, je devine le comportement de Germaine et Eugène, qui après avoir traversé ce vieux pont détruit, ont essayé de rejoindre les troupes américaines. Combien de temps vont-ils transiter parmi elles avant d'être remis aux armées françaises? Une chose est certaine, leur arrivée à Nancy n'est pas passée inaperçue. C'est bien là que l'on retrouve leurs traces en juin 1945, grâce aux fiches médicales établies par les autorités françaises.

Tous les rapatriés, par Nancy, auront une fiche médicale immatriculée avec le numéro 39. La série de chiffres qui complètent ce document correspond à la date d'enregistrement lors de l'arrivée des prisonniers. Pour Eugène et Germaine, on peut lire le numéro libellé par 39 03 06 5. Ce qui signifie qu'ils ont été enregistrés à Nancy le 03 o6 1945.

Sur la fiche de rapatriement de Germaine, il est précisé « volontaire 5/3/43 ». Elle sera identifiée sous son nom de jeune fille (Létendart) et également sous son nom de dame Lesage - anciennement domiciliée à Liévin – La mention accompagnée d'un enfant de 2 mois ayant été totalement rayée à la main et réécrite à la machine à écrire avec la mention « sans » voir Fiche médicale délivrée par

le Ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés de l'époque – voir document du Ministère de la Guerre - Bureau des archives des victimes des conflits contemporains à Caen!

Le regard vague dans mes pensées à l'évocation triste de mon retour, je me demande comment et par quel organisme je suis donc revenu d'Allemagne. Je peux aussi supposer que Germaine ne s'est pas présentée immédiatement au bureau de rapatriement pour me remettre à des tiers, ce qui semble malgré tout impossible. Ou alors serait-ce Eugène qui se serait chargé de ce colis encombrant, sachant que pour lui, il y aurait moins de difficultés que pour toi de justifier l'enfant. Ce qui semble par contre très probable, c'est que vous avez bénéficié d'une certaine complaisance de la personne chargée de rédiger vos feuilles de rapatriement, dans ce camp de Nancy. Elle a dû probablement vous conseiller de ne pas déclarer l'enfant. Au cours des moments de grand désarroi, que Germaine a du vivre dès son arrivée au camp de Nancy; le comportement d'Eugène à son égard et vis-à-vis de moi a du être littéralement considéré comme une véritable bouée de sauvetage. Mais fait plus surprenant encore, sur la fiche d'Eugène, si on note la mention de « requis civil 14/2/43 », célibataire, aucune mention concernant un enfant n'y apparaît.

Votre attitude expliquera ensuite le déroulement tardif de ma déclaration de naissance à l'état civil français. Les circonstances de ma naissance seront totalement mensongères afin de protéger Germaine contre les représailles qui étaient encore en vigueur au début de cette année 1946.

Jürgen et Elke.

Après ces longs moments de réflexion, la réalité du moment me fait de nouveau prendre conscience de l'endroit où je me trouve. La nuit tombe maintenant et il nous faut penser à rentrer à Havelberg où nous logeons. Nous en profitons pour retrouver une dernière fois Jûrgen Masch (le maire de Klietz) au restaurant de son amie Elke. . . La conversation va bon train sur les éléments que j'ai obtenus sur ma naissance et les circonstances qui l'accompagnent. La soirée est très agréable et nous la terminons par une soirée dansante que donnent les pompiers de Klietz.

Du bist ein Klitzer.

Avant de nous quitter, nous avons tous les quatre les yeux pleins de larmes et les derniers propos de Jürgen ont été pour moi source d'une immense joie. Il m'a pris par les épaules en me disant « DU BIST EIN KLITZER » (Tu es un habitant de Klietz!) Ce sera le plus beau compliment qui me sera adressé au cours de mon séjour en Allemagne. Le cœur triste, nous nous quittons, car demain sera encore une dure journée.



23 août 2009 - Frau Berendt et ses amies.

Elle nous reçoit à nouveau cet après-midi. J'espère en savoir plus sur les circonstances de ma naissance ou tout au moins de son contexte. Elle a prévu de me faire rencontrer deux amies Inrengard Menger et Ehrentraud Zeppik, qui toutes deux ont vécu à Klietz de 1943 à 1945. Bien que très âgées, je constate que leur mémoire n'a rien oublié de cette époque. Les discussions vont bon train et dans ce flot d'informations j'ai du mal à faire le tri de ce qui semble important ou secondaire.

900 bunkers.

Néanmoins, j'ai la confirmation que l'usine d'armement souterraine était composée d'au moins 900 bunkers et qu'il y avait une population très importante qui était affectée à la production des munitions : environ 4 000 personnes dont 1 500 hommes et 800 femmes prisonniers - déportés ou volontaires. Inrengard me confirme ce que je savais déjà, à savoir que ces prisonniers vivaient dans des baraques situées autour du lac. Elles existent toujours autour du lac et nous partirons un peu plus tard à leur recherche où je pourrais faire quelques photos.

J'évoque ensuite la période de ce fameux bombardement américain vers Hambourg et qui, selon ma mère, se serait mal terminé au point où toutes les bombes de cette escadrille auraient été larguées sur Klietz afin de l'anéantir totalement. Surprise par mes propos, ces trois dames m'indiquent clairement qu'il n'y a jamais eu de bombardement américain d'une telle ampleur sur Klietz et sur son usine d'armement.

20 avril 1945.

En réalité, le seul bombardement que la ville de Klietz a dû supporter, a été le tir d'artillerie de la 12^e armée américaine basée de l'autre côté de l'Elbe face à Klietz le 20 avril 1945. Comme je l'avais appris, il s'agissait de réprimer une manifestation des groupes de la Jeunesse Hitlérienne et autres pro nazis qui fêtait le jour anniversaire de la naissance d'Adolf Hitler. Les seuls dégâts connus et relatés dans la presse de l'époque, étaient une destruction partielle de l'église qui servait de tourelle d'observation aux soldats allemands et quelques maisons situées à l'entrée ouest de la ville. Frau Berendt me précise que la mairie avec toutes ses archives n'ont pas été détruites.

Herr Winkellmall – photographe.

Je présente ensuite la petite photo d'identité de ma mère réalisée à cette époque à Klietz et envoyée à ses parents habitants Liévin (Pas de Calais, en France). En comparant cette photo couleur avec celles détenues dans l'album de Frau Berendt, on constate que le seul photographe de la région qui aurait pu faire ces photos en septembre 1943, habitait Klietz et se nommait Winkellmall. Ce type de photo ne pouvait être réalisé pour les prisonniers, il faut donc admettre une fois de plus que ma mère Germaine bénéficiait d'une protection certaine au sein de cette usine d'armement durant tout son séjour en Allemagne.

L'officier allemand.

L'évocation de cet officier allemand, qui serait en réalité mon père est corroborée par tant d'autres éléments et preuves. Une certitude se fait donc jour : ma mère était intimement liée avec un militaire qui lui a donc accordé certains privilèges. Frau Menger et Frau Zeppik font remarquer qu'en plus de la photo couleur, ma mère semblait très coquette avec ses bijoux autour du cou. Elles s'étonnent qu'une femme puisse posséder à cette époque de tels bijoux et surtout dans ces circonstances!

Le docteur Keiser et Otto Alex.

J'essaie d'obtenir des informations plus précises sur ma naissance. Ces dames m'indiquent que c'est le docteur Keiser était responsable de tout le secteur hospitalier de l'usine d'armement. Les spécialités médicales étaient disséminées dans divers bunkers. Frau Menger, Frau Zeppik et Frau Berendt sont persuadées que l'accouchement a été réalisé dans le service du docteur Keiser. J'explique ensuite que j'ai obtenu une copie originale et intégrale de mon acte d'Etat Civil après de Frau Ramona Bengsch – responsable de l'Etat Civil pour la région de Stendal – à Sandau. A la lecture de ce document, au comble de mon étonnement elles s'écrient : « Mais c'est Otto Alex, le maire de Klietz en 1945, qui a validé votre naissance » Ma joie est immense quand elles m'apprennent également que la sage-femme qui effectuait les accouchements était l'une des sœurs de Otto Alex. La conversation redouble de plus belle à l'écoute de ces récits tellement elles sont heureuses de m'apporter ces précieux renseignements qui font partie désormais de mon histoire et de mes racines.

A la découverte des baraques.

Avant de partir à la découverte des fameuses baraques situées autour du lac nous quittons avec beaucoup de tristesse Frau Menger et Frau Zeppik, en promettant de revenir. En chemin Frau Berendt évoque les souffrances de la population, des réfugiés et des militaires allemands qui essayaient de fuir l'arrivée des troupes russes, qui eu lieu le 5 mai 1945. Nous évoquons à nouveau l'exode de cette marée humaine selon les intentions ou les moyens qu'avaient les réfugiés. Ils partaient en direction de Mahlitz au Nord vers les troupes polonaises, vers Schônhausen au Sud pour Paris ou Fischbeck vers les troupes américaines (ensuite vers le camp de rapatriement de Nancy, pour cette catégorie) L'affolement général de toute cette population rendait la situation encore plus dramatique nous précise-t-elle. Nous observons avec attention tous ces bâtiments, en excellent état, sur les berges du lac qui étaient les habitations des prisonniers pendant le conflit mondial.

Il est difficile de se quitter.

Avant de se quitter j'indique à Frau Berendt que demain sera le jour de notre départ et que nous aurons une dernière rencontre avec une habitante de Tangermünde pour rechercher les éléments relatifs à la fuite de ma mère, par ce lieu mythique qu'est devenu le vieux pont situé à Fischbeck. Je serre Frau Berendt très fort dans mes bras, avant de la quitter, en lui assurant une autre visite pour l'an prochain. J'ai du mal à me retourner. Je suis triste de quitter cette dame qui m'a ouvert son cœur pour retrouver une partie de mes origines.

24 août 2009 - C'est le départ.

Après avoir quitté Havelberg tôt ce matin, c'est avec tristesse que nous traversons Klietz en direction de Tangermünde. Il est 9 heures quand nous arrivons au domicile de Frau Marion Kroll. Un large sourire éclaire son doux visage. Fièrement elle me tend une documentation conséquente qu'elle a préparée sur les événements de la période du 12 avril 1945 à mi mai 1945. Ses yeux brillent de joie et de fierté en me la remettant. Puis elle nous emmène dans un service administratif de la ville où elle explique le but de notre visite afin d'essayer de retrouver une trace du passage de ma mère, mais en vain. Il faut me rendre à l'évidence, Germaine commençait déjà à faire en sorte de perdre toutes traces la concernant. Marion nous emmène ensuite chez le curé de l'église catholique pour faire également quelques recherches. Mais là également rien n'aboutit. Après réflexion j'en arrive à la conclusion que je ne pourrais plus rien apprendre d'important sur ma naissance. Mes recherches dans le secteur de la région de Stendal peuvent être suspendues... Il est maintenant 11 heures et c'est avec beaucoup de regret et le cœur serré et chargé de tristesse que nous quittons Marion. Elle n'a pas pu faire plus et l'on sent son désappointement. Après l'avoir

serré longuement dans mes bras, nous partons vers Strasbourg, rejoindre mon ami Franck, de Cœurs sans frontières.

Le retour vers Strasbourg

C'est avec beaucoup de nostalgie que s'effectue le retour vers Strasbourg. Les villes à nouveau défilent un peu trop vite à mon gré. J'ai l'impression après l'avoir retrouvé, de laisser derrière moi, une importante partie de mon histoire et de moi-même. Mais la réalité se fait plus pressante d'heure en heure. Après avoir franchit la frontière Française, Strasbourg se dessine au loin et nous sort de la torpeur où nous avons glissé durant cette fin d'après midi. La ville nous invite au calme et à la sérénité. Franck nous attend et son accueil très chaleureux calme particulièrement ma douleur, ma tristesse. Après lui avoir relaté avec de nombreux détails notre séjour à Klietz et avoir raconté mes découvertes, il en arrive à la même conclusion que les autorités allemandes et moi-même sur ma naissance. Je suis bien un enfant allemand avec une véritable identité, seul le nom de mon père restera « non mentionné », preuve qu'il était un officier allemand parce qu'à l'époque toute inscription ou révélation de l'identité du père, en cas d'une naissance avec une prisonnière même volontaire, ne pouvait être divulguée. Il est d'ailleurs fort probable qu'au cours des derniers affrontements à Klietz contre les troupes russes le 5 mai 1945, s'il n'est pas mort il a dû être emmené en déportation en Sibérie comme la quasi-totalité des troupes allemandes.

SUIS-JE ALLEMAND?

Cela ne fait plus aucun doute. Mes différentes découvertes en ont fait largement la démonstration. Les mensonges ont été découverts au cours de mon retour aux sources, à Klietz. J'ai ainsi pu obtenir mon acte d'Etat Civil avec une copie manuscrite du registre de l'année 1945. Cela m'a été caché toute ma vie, mais je suis bien « Allemand » car enfant né pendant la guerre en Allemagne d'une mère qui s'appelait Germaine Lesage. Il n'est de plus, pas précisé quelle était française. Aucune trace de sa nationalité n'apparaît dans les registres des naissances. Le nom de mon père adoptif français n'est pas mentionné sur le document administratif ce qui prouve que ce ne pouvait pas être lui.

Je comprends un peu mieux la fin de mon histoire qui s'est déroulée du 17 avril 1945 au 3 juin 1945. Germaine, ma mère, s'est retrouvée seule à Klietz, avec un enfant, sans son protecteur allemand. Elle a donc accepté l'aide d'un compagnon de fortune qui rentrait vers le Nord de la France. Ainsi protégés, la mère et l'enfant pouvaient transiter normalement par un camp de rapatriement. On retrouve sa trace dans le camp n° 39 de Nancy. Ce qui confirme l'épopée de l'exode par Fischbeck (nom également porté sur la fiche médicale de rapatriement).

Mon père adoptif, en précisant qu'il était le père de l'enfant, ce qu'il confirmera devant le Tribunal de Grande Instance de Lille en Février /Mars 1946, évitait à ma mère d'être emprisonnée dès son retour en France, et pour moi d'être remis aux services de la DDASS. En contrepartie, Germaine accepta de faire sa vie avec lui. Elle paiera chèrement ce compromis qui la rendit particulièrement malheureuse. Quant à moi j'ai représenté aux yeux d'Eugène la preuve vivante d'avoir été le fils de l'autre, « ce fils de sale boche ».

ARMAND LESAGE.

Je ne suis pas le fils d'Eugène, mais Armand Lesage, j'en suis tellement heureux. Je n'ai aucune honte de tout ceci, bien au contraire et je suis fier d'être un enfant allemand. Cette vérité qui apparaît et qui m'a fait tant défaut toute ma vie, me remplit d'une joie immense et sincère. J'existe avec de vraies racines. J'ai comme tout le monde ma propre histoire, un peu compliquée mais

qu'importe. Armand Lesage, voilà en fait ma véritable identité. Néanmoins mon cœur est triste en même temps d'avoir compris tout ceci si tardivement et de n'avoir pu retrouver l'identité de mon véritable père.

UNE RECONNAISSANCE

Plus de 200 000 enfants de la guerre vécurent toutes ces épreuves, tous ces tourments, de ne pas connaître leurs origines, de ne pas avoir de véritables racines, tant en Allemagne qu'en France. J'ai eu la chance de pouvoir découvrir la quasi-totalité des situations, des événements et des personnages qui ont gravité autour de ma naissance. Je suis heureux d'avoir eu la possibilité de mettre à jour chaque élément de cette aventure, pour comprendre. J'en ai retrouvé une partie importante : la ville où je suis né, le contexte dans lequel tout cela s'est déroulé.

J'ai découvert la véritable histoire de mon retour en France. Je ne suis plus cet anonyme que l'on a daigné reconnaître en 1946...Je suis un enfant né en toute légalité à Klietz en 1945. Si j'ai été adopté en 1961 par Germaine, ma mère, et par mon père adoptif, je suis néanmoins de nationalité allemande, même si par adoption je suis devenu français, ce dont je suis fier également. Mais je ne veux en aucun cas rejeter ma véritable origine. C'est pour cela que je vais faire en sorte de pouvoir demander aux autorités allemandes d'obtenir cette reconnaissance par une seconde nationalité.

L'APAISEMENT

Si j'ai éprouvé le besoin de raconter ces événements, c'est pour donner un sens à ma vie et à celle des milliers d'autres comme moi, qui ont vécu de telles souffrances. Ce devoir de mémoire devait être réalisé, au nom et pour tous ces résistants, ces hommes et femmes, tous plus ou moins anonymes qui ont laissé leur vie, tant en Allemagne qu'en France pour que les générations futures puissent vivre, comme moi, « libre ».

En terminant ces lignes je revois tous les événements de cette fichue guerre, de sa préparation en 1923 à sa fin en 1945. Je rage des souffrances que des millions de gens ont vécues à cause du nazisme, et je pleure sur toi « Peuple allemand » qui a dû subir ce lourd fardeau. Je demande votre pardon à tous, pour toi ma mère et pour moi, car la douleur et la honte de ton infamie m'horrifient encore, même si tu as du en payer le prix fort toute ta vie.

A mon tour pour tous ces mensonges, dois-je te pardonner, ma mère, de m'avoir fait tant souffrir : moi le fils de ce « sale boche » que tu as aimé là bas au fin fond de l'Allemagne ? Difficile à imaginer ce pardon si le deuil de toutes ces péripéties ne peut être totalement réalisé. Et pourtant je le souhaite comme pouvant devenir une véritable thérapie afin de me permettre de trouver le repos et mettre un terme à ma quête. Avec la découverte de mes origines et cette reconnaissance de ma nationalité allemande, le temps va continuer son chemin et ma peine disparaitra progressivement, pour ne laisser que la joie d'avoir été ton fils.

Vous qui avez peut-être été bouleversés par de tels événements, soyez sereins. Ne reniez pas le passé, affrontez-le avec dignité. La paix de l'âme est à ce prix. N'ayez pas honte de rechercher vos origines et de les retrouver aussi tristes soient-elles... vous n'y êtes pour rien et le fait d'exister vaut bien toutes les souffrances morales du monde. Comme moi, affrontez votre passé comme je l'affronte désormais avec beaucoup de sérénité, de fierté et d'honneur pour ne penser qu'à l'avenir... être reconnu comme un véritable enfant de l'Allemagne et de la France.

Ayez la chance comme moi, d'entendre avec orgueil la phrase que m'a dite mon ami Jürgen Masch – maire de Klietz : DU BIST EIN KLIETZER ! (Tu es un habitant de Klietz)

ICH BIN EIN KLITZER

Je suis un enfant de Klietz

HOMMAGE

Sans réellement m'en rendre compte, et jusqu'à la mort d'Eugène, mon père adoptif, et de ma mère Germaine, j'ai organisé mon existence, au tour du thème « réussir ma vie, vis-à-vis d'eux ». Une bonne partie de la réussite de ma vie a ainsi été dirigée par ce leitmotiv. Je devais leur prouver que même si j'étais le fils d'un « boche », que je n'étais pas un bon à rien. Cette lutte permanente contre eux a pu ainsi me donner le courage nécessaire pour affronter la vie.

Mais si je suis devenu l'homme que je suis, je le dois surtout à tout l'amour que toi, ma grand-mère, tu as su me donner. « Mémère » comme je t'appelais... je n'ai pas vécu neuf mois dans ton ventre de cette vie intime avant de venir au monde, je ne suis donc pas la chair de ta chair, et pourtant tu représentes la Mère que je n'ai pas réellement eue. Combien de fois tu m'as consolé à la suite des injures d'Eugène et de la difficile tendresse de Germaine. Que de réconfort j'ai eu dans tes bras. Pour tous les autres tu étais ma grand-mère mais pour moi tu étais ma maman; celle que tout enfant espère.

Si je m'adresse à toi ainsi, à la fin de ces derniers écrits, c'est parce que j'éprouve le besoin de te rendre hommage et de te remercier. J'ai tellement pris de toi pendant les premières années de ma petite enfance, qu'à ce souvenir mes yeux s'embrument et mes larmes viennent rien qu'à la pensée d'évoquer tous ces moments de tendresse, de compréhension, de complicité que j'ai découverts avec toi. Tes mots, tes paroles « en bon français » empreints d'un vrai patois m'ont fait vivre des moments sublimes et savoureux. J'ai appris et admiré ta façon de vivre « comme dans le temps », à l'époque de tes propres parents où l'interpellation de ces derniers ne se faisait qu'avec la forme respectueuse du « vous ». Tu m'as inculqué le respect de l'autre, la fierté et l'honneur de la parole donnée, et toute cette humanité que tu m'as fait vivre, me fait encore vibrer en ces temps difficiles. Je suis devenu un homme, respectueux des principes de tolérance que tu m'as enseignés au cours de toutes ces belles années et bien plus tard encore.

C'est grâce à toi si tous ces moments de douleurs et de tristesse que je viens de relater sont partiellement apaisés. J'ai encore présent au fond de mon cœur le souvenir de ce mot tendre qui valait à tes yeux tout l'or du monde et que tu me lançais comme un véritable baiser dès que j'arrivais te voir : « V'la m'in tiot, el fleur d'min capiot ». Dans cet hommage je n'oublie surtout pas « Pépère », mon grand père, simple et rustre parfois mais qui au bon moment savait me prendre sur ses genoux quand j'étais petit et quand plus grand, pour me changer l'esprit lors des moments de sombres pensées il m'emmenait au jardin me raconter l'une des dernières histoires de son travail sur les locomotives des Houillères qu'il pilotait avec adresse.

Une dernière pensée s'adresse à mon oncle Armand, qui lui aussi veillait sur le petit, « le tiot » que j'étais et que j'appelais mon grand frère. Quelle force, quel courage, quelle volonté j'ai appris par ton exemple. Tu as su me transmettre, comme l'aurait fait un maître compagnon, toutes ces valeurs de solidarité, de fraternité, de respect de soi et d'autrui, car pour toi ces mots loyauté et justice avaient une extrême importance. Inconsciemment, c'est par l'exemple de ta discipline de vie et de ton sens du devoir que j'ai eu le courage de reprendre des études universitaires et par la suite ajouter à mon histoire de vie l'écriture d'un premier livre comme écrivain historien.

Tout cet environnement familial, tout cet amour que vous m'avez donné et que vous m'avez manifesté m'inonde le cœur de joie. Toute votre vie, vous m'avez considéré comme étant votre petit, au point que toi Mémère et toi Pépère m'appeliez « Notiot », notre tiot et non pas Armand.

Avec cette joie d'avoir été aimé, avec tout ce bonheur que vous m'avez offert et toutes ces valeurs que vous m'avez inculquées, j'ai su transmettre aux proches que j'aime le sens véritable de la vie en pratiquant la rigueur morale et le « don de soi.

MA MISSION ARRIVE À SON TERME

Mais un élément manquait au puzzle de ma vie. Il me fallait, pour pouvoir refermer le livre de mon vécu et enfin exister, relater ces épreuves, rechercher mes origines pour comprendre et expliquer ce lourd fardeau d'être né le 17 avril 1945 en Allemagne sous la « Shoah ». Il me fallait extérioriser ces souffrances et les chasser de ma mémoire pour vivre. Sur les conseils de Pascale, mon épouse et d'autres personnes sensibilisées à mon parcours, j'ai donc décidé d'écrire « mon histoire » à l'intérieur de la « grande histoire ». Il me fallait faire ce devoir de mémoire pour ne pas oublier. Il me fallait témoigner, non seulement pour moi, mais pour les autres, pour tous ceux qui ont souffert et pour tous mes frères qu'ils soient blancs, noirs ou jaunes, chrétiens, musulmans ou juifs et aussi pour ceux que j'aime, mes enfants, mes amis. Cette histoire a été très probablement vécue par bon nombre d'enfants de la guerre. Ils la subirent « chacun à leur manière, chacun selon leurs propres souffrances ».

C'est ainsi qu'après avoir exorcisé toute la douleur qui était enfouie au fond de moi même, ma mission arrive à son terme. Il me reste malgré tout quelques éléments à découvrir par l'intermédiaire des autorités allemandes (Bad Arolsen) qui ne feront que confirmer très probablement toutes mes découvertes.

Mon questionnement reste malgré tout le même : pourquoi, avec ce que le monde savait à l'époque de toute cette barbarie perpétrée par le régime nazi à l'égard des Juifs, des Polonais, et de tant d'autres peuples, toi Germaine, tu as choisi de participer à l'effort de guerre des armées nazies ? Et pourquoi m'avoir dit tous ces mensonges autour de mon existence ? Ne savais-tu pas que la vérité vaut mieux que le mensonge et la honte!

Ma récente adhésion à l'association « Cœurs sans frontières » m'a ainsi permis de retrouver les traces et les éléments fondamentaux de ma naissance qui me manquaient au parcours de ma vie. Je sais qui je suis et d'où je viens. Mais au terme de ce livre, je pense avec respect à cette génération d'après guerre qui fut la mienne, à ceux qui ont souffert, à tous ces peuples

martyrisés. Je pense à ce peuple allemand déchiré par tous ces évènements et qui doit vivre en ayant la plus horrible des histoires sur les épaules pour de nombreuses générations encore. De ceci ressort le souhait, que malgré les tensions, les guerres, des hommes continuent à combattre l'adversité pour qu'au-delà des frontières des êtres humains continuent à s'aimer afin de donner un sens à leur vie.

Le temps n'efface pas tout, et surtout pas la douleur subie à cause de toi Germaine et de mon père adoptif, celui qui par « humanité » a souhaité me sauver d'une mort certaine, pour (sans s'en rendre compte) mieux me faire souffrir toute ma vie... Sans doute est-il plus sage maintenant, et certainement plus convenable, de mettre un terme à cette litanie de questions!

Je crains d'ailleurs que, par lassitude ou par cynisme, ou tout simplement pour oublier – car l'amnésie reste peut-être la condition de survie à ce drame que fut le mien -, qu'il est temps de tirer un trait sur cette période. Il me faut faire le deuil de tout ceci et arrêter de me poser de telles questions, surtout lorsque l'on a la chance d'être aimé par des êtres qui vous sont très chers. Je veux citer ici mes enfants et mon épouse.

TOUT SAUF L'OUBLI!

De manière à rendre vie à tous ces instants oubliés du passé, d'en restituer le mouvement originel, je me suis astreint à compulser, de nombreuses archives, une bibliographie importante ainsi que livres et journaux traitant de cette période de 1932 à 1945 et jusqu'à nos jours. C'est ainsi que cette chronique parvient à son terme. Après l'avoir évoqué, tout au long de ce récit, il est important que l'activité de ces criminels nazis, ait laissé leurs empreintes, afin d'être jugés, non seulement dans la mémoire des victimes qui ont survécu, mais aussi dans les documents mêmes de ces bourreaux. Pour toutes ces victimes de la Shoah qui ont été un objet d'expérimentation terrifiant, victime de la folie dominatrice de cette poignée de monstres qui a réussi à salir l'humanité de la plus horrible façon, j'ai honte encore aujourd'hui que cette génération d'alors n'a pas pu stopper ces tortionnaires. De tels drames auraient pu être évités.

Je souffre encore de ce que j'ai pu lire et comprendre sur les atrocités perpétrées par ces tortionnaires. Comme tant d'autres, je veux hurler « non plus jamais », plus de telles horreurs, plus d'extermination de peuples! Peut-être qu'au travers de cette histoire atroce, empreinte de nombreux témoignages, le monde arrivera à comprendre à quoi mène un système d'injustice et de mépris envers les autres hommes. Puisse l'homme arriver à en tirer des conclusions et une leçon pour l'avenir.

Si ma tristesse et ma colère transparaissent dans ces écrits, qu'elles me soient pardonnées. De ce lourd fardeau que m'ont fait vivre Eugène et Germaine, j'ai encore aujourd'hui du mal à contenir mes sentiments de révolte et de douleur. Aujourd'hui je sais tout ou presque sur mes origines et sur ma naissance. Ma mère, tu as emporté ce lourd secret qui te fit souffrir toute ta vie. J'ai payé pour toi cette faute et il est regrettable que l'on n'ait pu évoquer tous ces problèmes avant et qu'il m'a fallu attendre ta disparition pour comprendre afin de te pardonner, ce pardon pour toi ma mère se fera avec le temps.

REMERCIEMENTS

Je remercie du fond du cœur mes amis en Allemagne, qui m'ont apporté leur aide précieuse,

Herr Torsten Petzold, professeur de Français en Allemagne qui a parfaitement compris ma démarche de recherche et mes motivations et qui m'a servi d'interprète pour tous les contacts qu'il a organisés à Klietz, Havelberg et Sandau en Août 2009.

Herr Jürgen Masch "Bürgermeister" (maire) de la ville de Klietz, pour son accueil chaleureux, son aide, sa compréhension et aussi son amie Elke qui nous a donné tant d'affection..

Herr Jürgen Przybyla, responsable de la communication à Klietz qui m'a permis de rencontrer mon ami Torsten Petzold.

A toutes les personnes de Klietz, Havelberg, Saudau, Tangermünde qui m'ont apporté leur considération, leur aide pour me permettre de mieux appréhender le contexte de cette époque de fin de guerre pour que l'histoire de ma naissance soit reconnue au grand jour et me permette ainsi d'être fier de mes origines Allemandes et un Klietzer en particulier.

Frau Ramona Bengsh "Standesbeamtin à Sandau"

Frau Annemarie Berendt und soon Carsten à Klietz

Frau Elke Hartmann "Gasthof - Zur Alten Tanke" à Klietz

Frau Marion Kroll à Tangermünde

Frau Inrengard Menger (Peper) à Nortorf

Herr Heinz Riehnscherf und soon Michael à Klietz

Frau Andrea Schröder "Redakteurin au Volksstimme" Havelberg

Frau Ehrentraud Zeppik à Klietz

Armand Pouille, NOVEMBRE 2009